REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXII   Tome I   Juin 1956

Beauce

Salut, lieu façonné pour le plaisir de l'homme,
Où la plaine déroule ses océans de blé
Où l'amour et le pain dégagent même arôme,
Pays où le soleil dans une arche cintrée
Tourne autour d'une flèche et de faîtes de chaume !
Des robins, des manants et des rois exaltés,
Avec Pantagruel, Beau ce pays je nomme !

Les vallons se profilent à l'horizon l'automne,
Anneaux de ce massif qu'on nomme bouclier
Ici, plus d'Eure et Loire, plus d'Indre ni de Somme ;
Mais un dévalement d'érables et de halliers,
Où l'hiver et l'été s'appuient sur une paume !
Pays de bonhomie et de franche gaieté,
Avec Pantagruel, Beau ce pays je nomme !

* * *

Pays de buissons et de haies,
De dévalements immuables
De prés mouvants et de forêts
Succulentes comme l'érable

Succulentes comme l'érable
Qui s'égoutte sous le soleil,
Faite au décalque de la feuille
Et des moulures de la table.

Faîte à l'exemple d'une épaule,
Ayant le galbe d'une nuque,
D'une gorge que l'on reluque,
Des névées que la brise frôle.

Des névées que la brise frôle,
Tantôt réceptacle ou coupole
Enfoncement ou balustrade,
Terre de ruisseaux en arcade !

Terre de ruisseaux en arcade,
D'alluvions et de forêts
Qui se répercutent en cascades
Entre le mil et les entailles.

Entre le mil et les entailles
Le bouleau et les graminées,
Entre la cueille et les semailles,
Les emblavures et les guérets.

Pays de la tire et de l'or
Des produits couleur de vermeil,
Sur tes flancs la sève sommeille,
Dans tes rus la pépite dort.

Dans tes rus la pépite dort,
Dont une parcelle s'effrite.
Un jet en silence t'invite
Eau pure au sablier du sort !

Charles Doyon

Propos sur la religion

IV. Son milieu vital [1]

L'homme est un être complexe. Aussi, se plaît-on parfois à le représenter comme un résumé, ou mieux comme une synthèse harmonieuse de l'univers : le petit *cosmos*. Doué d'intelligence et de volonté, il s'apparente au monde spirituel, alors que sa sensibilité et sa vie végétative marquent son appartenance au monde matériel. Dans cet univers organique que Dieu a conçu et réalisé pour manifester le plus adéquatement possible l'infini de sa Bonté, il est en quelque sorte « le pont » qui établit la continuité entre l'esprit et la matière, tenant et de l'un et de l'autre.

Cette complexité au *plan de l'être* entraîne, l'on s'en doute bien, plusieurs particularités ou singularités au *plan de l'action*. L'on connaît l'axiome : *operatio sequitur esse*. Aussi, semblable aux végétaux dans une partie de son activité, il est soumis d'autre part, à une foule de lois qui régissent le règne animal, ce qui ne l'empêche pas, seul parmi tous les êtres de la création visible, de posséder l'insigne privilège de la pensée. Il cumule en lui toutes les perfections éparses dans la création entière.

Le penseur qui entreprend de percer le mystère de l'homme et qui veut arriver à prendre une connaissance quelque peu précise de son être ou de son activité, se doit, par un procédé d'ailleurs tout naturel à son esprit, de dégager ou d'isoler les uns des autres, différents aspects pour les étudier séparément. C'est ce qu'on appelle communément le procédé de l'abstraction. Procédé très légitime d'ailleurs, puisqu'il consiste à ne considérer qu'un plan, qu'un aspect, sans pour autant nier ou méconnaître les autres qui, dans la réalité se fusionnent pour donner lieu à l'être concret, sujet d'étude.

C'est précisément cette méthode qui permet, en morale — la morale étant déjà une considération particulière ou « abstractive » de l'homme total et concret — d'*isoler* de son contexte infiniment riche et complexe,

1. Cf. *Revue Dominicaine*, décembre 1954 mai 1955 janvier 1956.

une vertu quelconque à laquelle on s'intéresse plus spécialement. Alors que *la vie morale* ou *vertueuse* de l'homme met en œuvre toutes ses puissances humaines et fait appel au concours diversifié de ses ressources de surcroît qu'on appelle les vertus, le philosophe et le théologien semblent se comporter *comme si* la vertu de justice, de force ou de tempérance, par exemple, étaient en quelque sorte des entités distinctes, sortes de nomades closes sur elles-mêmes, possédant leurs lois, leurs propriétés, voire leur autonomie.

Mais ce n'est là qu'apparence, ou plutôt résultat d'un procédé conscient et voulu. Le penseur, en effet, n'est pas dupe du phénomène. Aussi, après cet effort nécessaire d'isolement ou d'abstraction, se plaît-il à « recomposer » l'homme, mais à le recomposer après avoir obtenu la connaissance la plus parfaite possible de chacune de ses facultés et de chacune de ses vertus, tant intellectuelles que morales, tant acquises qu'infuses. Après l'*analyse*, c'est la *synthèse*.

Notons bien qu'en plus d'être une nécessité imposée par notre esprit, ce procédé se révèle éminemment pratique — ce dont on doute parfois. Il est en effet de nature à promouvoir l'exercice pur et simple de la vertu humaine. « Si nous distinguons si soigneusement les vertus en précisant exactement leurs objets et leurs motifs, c'est que cette vue nette est profitable à notre effort moral qu'elle oriente. Chaque vertu a sa manière propre de se cultiver, ses méthodes, son ascèse, précisément parce que les motifs d'agir y sont distincts et diverse la matière qu'il lui faut ordonner ».

Conscient de la nécessité de la deuxième démarche — la synthèse — nous voudrions à l'occasion de la vertu de religion que nous avons jusqu'ici essayé d'*isoler*, c'est-à-dire d'étudier pour elle-même ou dans ses composantes essentielles, nous voudrions faire le travail de « recomposition ».

Si toute vertu, dans son exercice fait appel à un ensemble de principes et à quantité d'autres vertus, il faut bien remarquer toutefois que la *coordination* de ces principes et de ces vertus ne se réalise pas tou-

jours selon une formule unique et toujours la même. Ce qu'il importe souverainement de souligner, croyons-nous, dans le cas de la vertu de religion. La religion, en effet, qu'on s'est parfois hasardé à qualifier de *théologale* à cause de sa très haute valeur et de sa particulière affinité avec Dieu, doit, pour atteindre son objectif de *culte par excellence*, être baignée d'une atmosphère bien spéciale et s'appuyer sur ce qu'il y a de plus noble, de plus grand et de plus élevé en l'homme. C'est ce contexte *sui generis* de la religion que nous voudrions souligner ici en parlant de ce qu'on qualifierait volontiers d'« atmosphère », de « milieu vital » ou encore d'« harmoniques de la vertu de religion ». Cette étude sera de nature, nous osons l'espérer, à mettre en relief la manière toute spéciale de cultiver et de développer cette vertu de *nos obligations envers Dieu*. Correctif nécessaire, estimons-nous, de ce que pourrait avoir de trop rigide, de trop froid et de trop calculateur, une vertu de religion « logée à l'enseigne de la justice ».

Religion et ordre surnaturel

La vertu de religion, nous l'avons déjà dit, trouve son *fondement* dans le fait de la création et du gouvernement divin. Dieu étant cause première et « gouverneur » de toutes choses, il en résulte de notre part une dette absolue et une soumission totale. La *singularité* de sa Seigneurie non moins que la *singularité* de sa Paternité donnent à nos relations avec Lui leur caractère propre.

Cette affirmation — on ne le réalise pas toujours — situe la religion dans un contexte qui *fait abstraction*, comme on dit en termes d'école, du plan surnaturel. Plus précisément, l'on veut signifier par là que la vertu de religion et ses comportements *sui generis* valent déjà au plan naturel avec toute la rigueur que nous avons dite, l'ordre surnaturel de la grâce chrétienne ne venant pas lui donner sa structure, ses implications et ses exigences. Ce qui ne veut pas dire, loin de là, que la religion chrétienne surnaturelle, c'est-à-dire celle qui de fait prend place en une économie toute dominée par le Christ et sa grâce salvatrice,

n'aura pas une *modalité* toute nouvelle et infiniment supérieure à celle que pourrait et devrait susciter une raison strictement humaine et naturelle. Car même la Paternité d'adoption qui fait l'homme *enfant de Dieu* ne constitue pas en un sens strict des *fondements* de surcroît pour la religion, puisque, en fait, c'est la seule Paternité créatrice qui rend l'homme totalement dépendant de Dieu et dans son être et dans son action, cette Paternité, dis-je, doit être signalée. En effet, parce que l'homme bénéficie plus largement, infiniment plus largement de la Bonté bienfaisante de Dieu, son attitude en sera transformée, transfigurée et prendra une dimension nouvelle. La religion, comme on l'a justement souligné, ayant désormais à répondre à des bienfaits surnaturels de Dieu — nous pensons en ce moment au don du Verbe Incarné, prolongé dans les sacrements et d'une certaine manière jusque dans son Eglise, non moins qu'au don de la grâce — l'attitude qu'elle exigera de nous comportera des *modalités* qui la distingueront nettement de ce qu'eût été une religion purement naturelle. Mais encore une fois, la religion, « indépendamment de la communication de la nature divine qui la fait s'épanouir au sein de l'amitié surnaturelle de la charité, découvre ainsi l'urgence de ses devoirs en notre intime et radicale liaison au Dieu créateur ».

Une fois bien marqué le caractère rigoureusement naturel de la religion, il importe maintenant d'en dégager quelques-unes des *modalités* nouvelles consécutives au fait de la grâce.

Religion et don de crainte

La première réaction de l'âme religieuse, et que l'on confond parfois avec la vertu de religion proprement dite, est celle que l'on appelle communément la *crainte révérentielle* et qui est en étroite dépendance du *don de crainte*. Cette dépendance est tellement marquée et tellement intime que l'on argue parfois de cela pour faire de la religion non pas une vertu, mais un don. Déjà S. Thomas se posait l'objection en ces termes : « Il appartient à la religion de témoigner révérence à Dieu, ce

témoignage de révérence étant précisément l'acte de la crainte, qui est un don ».

Pour mieux voir à quel titre le don de crainte intervient dans la religion — et cela pour lui assurer une « allure » vraiment caractéristique — il est bon de se souvenir que si Dieu est l'autre envers qui l'on a contracté une dette, il n'est tout de même pas *de notre monde*. Il n'est pas comme le voisin, le compagnon, le concitoyen envers qui nous sommes liés et qui composent notre milieu. Il est, lui, le *Transcendant*, celui qui dépasse tout, celui qu'on serait presque tenté de qualifier de *Différent*. Comme le répète souvent le Psalmiste, *Dieu n'habite pas le monde*. Il n'est pas inclus dans cet ensemble qu'est l'univers. Cependant de lui à nous et de nous à Lui, nous savons qu'il y a une certaine communication et que par ailleurs, nous devons avoir à son égard une attitude correcte juste, et qui est celle d'un « endetté » au sens le plus fort du mot.

C'est là cas insolite. Toutes les religions cependant, alors même qu'elles n'ont pas su découvrir de façon exacte ce qui en était, ont eu ce sentiment :

a) d'une *distance incommensurable* d'une part,
b) d'une *proximité très grande* d'autre part
ou
a) d'une *transcendance absolue* d'une part,
b) d'une *présence très réelle* d'autre part.

En somme, elles ont eu le sentiment d'une communication mystérieuse dans laquelle le monde visible entier entre en rapport avec l'Au-delà. C'était en somme la perception plus ou moins approximative de ce que la Révélation nous dit être le prénomène consécutif au fait de la création.

L'on comprend alors que l'on ait été tenté de croire que le *don de crainte* dont l'acte est de manifester *révérence à Dieu* puisse en l'occurrence trouver davantage à s'exercer qu'une *religion-justice !* En fait, les deux, don de crainte et religion, ont leur part respective à assurer, bien

distincte, même si elles s'appuient l'une sur l'autre dans cet effort de l'âme religieuse en face de son créateur. Voici brièvement comment fonctionnent et se coordonnent leurs deux activités.

La crainte qu'inspire le don n'a évidemment rien de la crainte servile. Il suffit de le dire une fois pour toutes. Par ailleurs, contrairement à ce qu'on pourrait peut-être croire, elle ne consiste pas tant à « craindre la séparation d'avec Dieu qu'à se « retirer » pour ainsi dire de devant lui, dans ce sentiment d'effroi respectueux de sa grandeur inaccessible : la révérence ». Pour mieux faire comprendre ce réflexe de l'âme, nous avons cru pouvoir emprunter à un professeur de théologie protestante, Rudolf Otto, certaines remarques qui, même si elles ne sont pas toujours en tout point exactes mettent en valeur certains aspects psychologiques de la crainte [2].

Il peut tout d'abord y avoir, à la perception de l'absolue inaccessibilité de Dieu, une certaine terreur : il est le *tremendum*. Et de fait, il semble que certaines religions dites primitives aient été nettement marquées par cette réaction, Dieu inspirant la terreur. Terreur toutefois d'une qualité toute particulière, ressemblant quelque peu à la peur, mais qui est bien autre chose que le fait d'avoir peur. C'est, nous dit Otto, « une frayeur pleine d'une horreur interne qu'aucune chose créée, même la plus menaçante et la plus puissante, ne peut inspirer ». Ce serait probablement cet élément que l'Ecriture Sainte qualifie de « frayeur de Dieu » (Exode, 23, 27). De plus, cet être *terrible* possède puissance, force, prépondérance, et prépondérance absolue. Ce que le mot *majestas* semblerait ajouter à celui de *tremendum* :

> « *Car c'est à toi qu'appartient la force et la gloire,*
> *L'empire et la sainteté.*
> *J'en suis* saisi d'épouvante.
> *Tu as une* majesté
> *Et qui est trois fois sainte* » [3].

2. OTTO, RUDOLF, *Le Sacré*, traduction française par ANDRÉ JUNDT, Payot, Paris, 1929, (pp. 28-53).
3. A. BARTELS, cité par OTTO, p. 55.

Tels sont quelques-uns des éléments qui constituent ce que nous, nous appelons *la grandeur inaccessible de Dieu*, grandeur qui suscite la crainte révérentielle.

En somme, même si la crainte d'être séparé de Dieu existe, ce qui prime c'est le mouvement de retrait. A vrai dire, *chez nous*, les deux mouvements existent et se subordonnent l'un à l'autre. Si l'âme veut comme se retirer de devant cette majesté inaccessible et terrible, c'est en réalité, et en dépit de la contradiction apparente, pour lui demeurer unie, lui étant soumise de la façon qui convient. En effet, braver cette majesté semblerait une attitude irrespectueuse et entraînerait semble-t-il un risque de rejet. Aussi, dans un mouvement de révérence, l'âme veut comme s'anéantir. Ce que S. Thomas décrit comme la *resilatio in propriam parvitatem.*

Que ce soit ce mouvement de retrait, d'anéantissement qui soit le plus caractéristique de la crainte dont nous parlons, encore que l'autre existe chez-nous — et pour cause ! — c'est que chez le Christ la crainte révérentielle existait comme activité normale du don, sans que ne se rencontrât la crainte d'une désunion possible. Une révérence à l'état pur, uniquement motivée, nous dit S. Thomas, par l'*inaccessibilité* de Dieu, par le fait qu'il est l'*arduum* par excellence, l'*arduum* motivant proprement la crainte. Or Dieu, lors même que toute crainte d'être séparé de lui aura disparu, sera toujours, quand on lui compare les forces humaines, l'impossible à égaler, l'inaccessible. Voici le texte même de S. Thomas que le R. P. Menessier — que nous avons déjà cité à maintes reprises jusqu'ici — ne fait que commenter : « Il restera toujours un acte de l'homme regardant Dieu comme *arduum* : la crainte disparaîtra relativement à cet acte qui s'effraie de la séparation, mais demeurera dans l'acte d'admirer ou de révérer cet *arduum*, ce qui arrive, lorsque considérant une telle altitude on se ramasse frissonnant en sa propre petitesse » (cf. *Sent.*, l. 3, d. 34, qu. 2, a. 3, ql. 4, cité dans *La Religion*, t. I, Edition de la Revue des Jeunes, pp. 305ss).

Ce sentiment de crainte révérentielle, chez nous, a sa racine ou sa raison d'être dans la *charité* et se plie aux *conditions concrètes* de notre nature défectible et malheureusement déchue et pécheresse. Or, comme c'est en raison de son profond attachement et de sa grande amitié pour Dieu que l'âme éprouve certaines craintes, la première à se manifester, dans notre situation, c'est celle du péché qui consommerait la séparation du Dieu aimé : *timor separationis,* nous dit S. Thomas, pour décrire ce premier « choc en retour de nos amours ». De plus, l'amitié authentique — et la charité est de ce type à un degré éminent — est un amour de bienveillance et d'une bienveillance qui va jusqu'à nous faire identifier avec l'être aimé. Dès lors, le péché et l'offense ne sont plus tant le *mal de notre amitié* qu'ils détruiraient que le *mal de l'ami offensé : timor offensæ,* et qui se traduit spontanément par cet aveu : « Je lui ai fait cela *à lui* »...

La crainte révérentielle, nous le voyons par ces brèves remarques, est chose assez complexe. Ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'elle peut se présenter abstraction faite de l'idée même du péché — ne comportant plus la *timor separationis* et la *timor offensae* — simplement comme *le sentiment effarant de notre disproportion avec Dieu et de notre néant devant lui :* « L'homme s'enfonce et se dissout dans son néant et sa petitesse. Plus la grandeur de Dieu se découvre, claire et pure, à ses yeux, mieux il reconnaît sa propre petitesse ». Ou encore : « Alors le Seigneur, le Très-Haut, me dévoila ses mystères et révéla en moi toute sa gloire. Et tandis que je le contemplais (non de mes yeux, mais) de ses yeux, je vis que ma lumière, comparée à la Sienne, n'était que ténèbres et obscurité. De même ma grandeur et ma splendeur n'étaient *rien* devant les Siennes » [4].

Le don de crainte, dont nous venons d'étudier rapidement les différents comportements, a donc pour fonction propre de rendre *révérence à Dieu.* Il se définit, à vrai dire, sans recours aucun à la vertu de religion à laquelle d'ailleurs il est antérieur. Que vient faire alors sa mention en ce contexte ?

---

4. C. Greith, cité par Otto, *loc. cit.,* p. 39-40.

La religion, avons-nous dit, est la vertu qui règle l'attitude de l'homme envers Dieu en tant que Dieu est *creator et gubernator omnium rerum.* Recevant tout de Dieu, tant au plan de l'être que de l'agir, l'homme contracte, à son égard, une dette que la religion, autant que cela est possible, visera à éteindre, commandant à cette fin, une foule d'activités, tant intérieures qu'extérieures. Au concret, l'homme, surtout par l'acte de dévotion, fera hommage de tout ce qu'il est, de ses pensées, de ses gestes, de ses biens. Alors que le *don de crainte* suscite un *témoignage de révérence,* la *religion,* elle, réalise un *hommage total en vue de satisfaire à des obligations rigoureuses contractées envers Dieu.*

Deux rôles donc très distincts, mais qui sont loin d'être sans rapport et sans causalité réciproque. Voici en effet que l'âme, devant la grandeur inaccessible de Dieu, en face de sa majesté en quelque sorte terrible, éprouvant un sentiment de respect, de crainte révérentielle et, précisément sous l'impulsion de ce sentiment profond, fait hommage de soi-même, se présente « toute saisie de l'infinie majesté divine ». Si bien qu'à ce moment, le sentiment révérentiel se révèle inspirateur d'hommage : *Principium motivum honoris,* comme dit S. Thomas. D'autre part — et c'est maintenant le mouvement inverse d'une inter-causalité très féconde — la religion intervient « en faveur de la révérence » pour ainsi dire, puisque « faire acte de religion, ce sera tâcher d'épanouir en l'âme ce grand respect de Dieu qui doit toujours accompagner la conscience que nous prenons de son infinie perfection ». Au concret, don de crainte et vertu de religion se prêtent donc main-forte, et pour cette dernière, le bénéfice est d'importance. En effet, doublement impressionnée et par la majesté de Dieu et par l'obligation de faire quelque chose, l'âme religieuse apportera un tel empressement, un tel zèle que son activité atteindra une valeur et une qualité que le seul sentiment d'une dette, fût-elle totale, ne saurait provoquer à lui seul. Du coup, en un tel climat, alors que la Transcendance de Dieu aura pris tout son relief et sa signification, la vertu de religion évitera l'échec toujours possible et menaçant de se présenter sous le couvert ou sous les dehors d'une justice. Milieu vital vivifiant pour la religion si jamais il y en eût, que celui de la révérence !

Religion et vertus théologales

La vertu de religion, qui est une justice et qui de ce fait se voit réduite à n'être qu'une vertu morale, a tout de même ceci de particulier — et en cela elle se distingue des autres vertus morales — qu'elle s'adresse à Dieu à un titre spécial que la théologie tente, nous l'avons vu, de mettre en valeur par sa notion d'*objectum cui*, et que nous traduirions volontiers en disant que Dieu est *destinataire* des actes de cette vertu. Alors que la tempérance, la force, la justice par exemple, remplissent leur fonction dans notre agir sans référence immédiate et obligatoire à Dieu — la tempérance est *mesurée* par le bien de la raison et peut sur ce seul considérant faire agir vertueusement — la religion, elle, qui fait également appel au bien raisonnable pour entrer en lice, ne peut y parvenir toutefois sans *avoir un regard sur Dieu* auquel elle destine ses hommages et son culte.

Or, c'est grâce à cette particularité de la religion d'avoir toujours pour ainsi dire « un œil fixé sur Dieu » que nous apparaît en pleine lumière la valeur spécifique de l'apport surnaturel dans cette vertu. Et cela à l'encontre jusqu'à un certain point des autres vertus morales qui ne bénéficient pas aussi directement du fait de leur insertion dans une économie surnaturelle. En d'autres termes, alors que les vertus théologales sont à la source de toutes nos activités morales en ce sens qu'elles causent tous les actes en les commandant et en les ordonnant à la fin de la charité, ici, le caractère très immédiat de cette influence est souligné par le fait singulier que Dieu est le *destinataire* des actes de la vertu de religion. Or ce *destinataire*, les vertus théologales, dont il est formellement l'objet, nous le présentent sous un jour tout nouveau, et chacune selon un aspect susceptible de transformer du tout au tout nos relations dites de justice envers lui.

Ces considérations prenant déjà des proportions par trop considérables, nous nous bornerons à quelques brèves annotations relatives à la foi.

Religion et vertu de foi

La foi est connaissance de Dieu. En ce qui regarde la religion, elle nous apporte donc une certitude de surcroît au sujet de ce qui la motive. Comme le dit S. Thomas, « on ne se déterminerait point à rendre culte à Dieu, si l'on ne tenait de la foi qu'il est créateur, gouvernant et rémunérateur des actes humains ». « Ce sera même un des motifs qui exigeront que la foi porte sa lumière sur des vérités accessibles à la raison naturelle, que cette urgence de nos devoirs envers Dieu et la nécessité où nous sommes d'être parfaitement renseignés à son sujet pour les lui rendre ». En outre, à côté de cet apport de la foi en ce qui, de droit, relève de la connaissance naturelle, il y a les grandes et sublimes vérités touchant le mystère de la vie trinitaire. Nous apprenons que Dieu, de toute éternité, produit en se connaissant, un Verbe qui est le Fils et que de l'amour du Père et du Fils, procède le Saint-Esprit. Mystère insondable de vie et d'amour que la raison, il est vrai, est impuissante à scruter, mais que néanmoins la foi lui livre pour en faire son bien. Vérités qui, sans ajouter de nouveaux motifs à notre culte, nous donnent en fait une plus haute et plus parfaite conception de ce qui est, et partant, suscite de notre part une attitude plus déférente, une référence plus profonde, et à vrai dire d'une toute autre facture. De plus, sachant par la foi que Dieu s'est incarné pour nous, qu'il nous a adoptés, que nous sommes devenus ses cohéritiers, notre gratitude y puise de nouvelles raisons de se faire délicate et perspicace.

Il en est ainsi d'ailleurs pour les vertus d'espérance et de charité. Le fait que Dieu devient l'objet de nos désirs et de notre amitié de charité ne peut bénéficier à la religion. Elles mettent « au cœur un désir plus ardent de rendre à Dieu notre Ami, tout ce que nous lui devons », le créancier ne perdant rien, loin de là, à se doubler d'un ami à nul autre comparable.

La vertu théologale de foi joue donc relativement aux vérités sur lesquelles la religion se *fonde* ainsi que sur celles d'où elle tire ses *raisons*

de révérence, de gratitude et d'hommage, un rôle de toute première importance.

Dernière remarque. Les vertus théologales, en plus de « modifier » l'objet de la religion au sens susdit, offrent à son effort d'hommage et de culte une matière de choix et la plus pure qui soit, les actes de la vie théologale ou divine faisant l'objet même du culte et d'hommage. C'est en ce sens que S. Augustin l'entendait lorsqu'il écrivait : *Deus colitur fide, spe et caritate* [5].

Clément-M. Lachance, O. P.

---

5. A ceux qu'une étude plus approfondie intéresserait, nous conseillons, en plus des ouvrages déjà cités : A. Gardeil, O. P., *Le gouvernement de soi-même par la vertu de religion*, dans *Revue Thomiste*, 1919 et 1920 ; A. Lemonnyer, O. P., dans *Vie Spirituelle*, 1936, série d'articles sur la religion, ses actes et son rôle dans notre vie.

Le Miserere de Moïse

Ce qui, bien que d'inspiration divine, peut être considéré comme la plus belle prière tombée de lèvres d'homme [1], le *Miserere* de David, avait déjà chez Moïse, depuis des millénaires, son pendant glorieux, dans une suite d'éblouissantes laisses qui nous ont été conservées des grandes compositions lyriques du Législateur : savoir, le *Premier Cantique*, de l'*Exode* [2], le *Second* et *Dernier Cantique*, dit aussi de la mort du Barde et qui figure au *Deutéronome* [3], ainsi que deux fragments, prologue et épilogue, de la *Bénédiction prophétique* [4].

On connaît les thèmes de base, les principaux leit-motiv qu'exploitera et condensera le Roi-Prophète dans son admirable *Psaume LI* de la Pénitence, et qui feront de cette œuvre un sommet, sinon la cime par excellence, de l'adoration humaine. D'abord, l'appel à la miséricordieuse bienveillance de Dieu, « Aie pitié dans Ta bonté » ; l'aveu contrit des fautes personnelles, « Je reconnais mes transgressions » ; et l'hommage rendu à l'équité des divins courroux, « Tu montres Ta justice ». Mais le poète royal va rappeler aussitôt le néant de la créature : « Je suis né dans l'iniquité », invoquant les dons insignes de Dieu envers cette dernière : « Dans le secret Tu me fais connaître la sagesse », dons qui engagent en quelque sorte, croit-il, l'honneur divin à combler toujours davantage l'indigence du serviteur : « Fais-moi entendre des paroles de joie, Ne me rejette pas loin de Ta face », pour la glorification même de Yah et le retour des hommes à Lui : « Et l'impie Te sera ramené ». Bref, « délivre-moi » devait crier en substance David à la Toute-Puissance transcendante, « et ma bouche célébrera Ta louange ; on immolera des victimes sur Ton autel » [5].

1. L'*Oraison dominicale*, d'origine christique, et la *Salutation angélique*, comme l'atteste également ce vocable, n'en étant point.
2. *Exode*, XV, 1-18.
3. *Deutéronome*, XXXII, 1-43.
4. *Deutéronome*, XXXIII, 1-5 et 26-29.
5. *Psaumes*, Livre Deuxième, LI, 3, 4, 6, 7, 8, 10, 13, 15, 16, 17 et 21.

Le *Miserere* de Moïse, lui, s'ouvre par le brûlant exorde usuel de tout hymne digne de monter comme l'encens jusqu'au trône du Seigneur des Seigneurs :

Ma force et mon cantique, c'est Yah...
Qui est comme Toi parmi les dieux, ô Yaweh ?
Qui est comme Toi, majestueux en sainteté,
terrifiant la louange, auteur de prodiges ? [6].

L'épique sortir de la mer Rouge ne fut-il pas, en effet, la manifestation de la grandeur de Yah, et la délivrance du peuple sur lequel le nom au-dessus de tous éloges avait été invoqué:

Il (Yahweh) a jeté dans la mer les chars de Pharaon et son armée...
Au souffle de Tes narines, les eaux se sont amoncelées.
Les flots se sont tenus comme un monceau;
Les vagues se sont figées au cœur de la mer.
Tu as soufflé Ton vent, la mer les a couverts;
ils se sont abîmés, comme du plomb, dans les eaux majestueuses.
Tu as étendu Ta droite, la terre les a engloutis.
En Ta bonté Tu conduis ce peuple que Tu as délivré ;
par Ta puissance Tu le diriges vers Ta demeure sainte.
Les peuples l'ont appris, ils tremblent ;
la terreur a saisi les habitants de la Philistie ;
Déjà les princes d'Edom s'épouvante;
les béliers de Moab sont pris de tremblement ;
ils se fondent, tous les habitants de Chanaan,
terreur et angoisse tombent sur eux ;
par la grandeur de Ton bras, ils deviennent inertes comme une pierre
jusqu'à ce que Ton peuple ait passé, ô Yahweh,
jusqu'à ce qu'il ait passé, ce peuple que Tu as acquis [7].

Et pourtant, le fait demeurait là, brutal. Malgré tant de merveilles opérées en faveur des Juifs par le Dieu de tout refuge, l'ingratitude et les trahisons hébraïques étaient du même coup formellement dénoncées :

---

6. *Premier Cantique*, 2, 11.
7. *Premier Cantique*, 4, 8, 10, 12, 13-16.

Ils ont forfait contre Lui, non Ses enfants, mais leur difformité,
une race perverse et dévoyée.
Est-ce là votre reconnaissance à Yahweh,
peuple insensé et dépourvu de sagesse ?
N'est-Il pas ton père, ton créateur,
Celui qui t'a fait et affermi ? [8]

* * *

Heureusement comme après lui le Roi-Prophète, le Conducteur du Peuple élu n'est pas homme à se laisser abattre par la conscience, fût-elle frénétique, de ses égarements et de ceux de l'assemblée qu'il gouverne. Nous disons ses égarements, bien que lui-même, en sa personne, ait été un grand ami de Dieu, ait correspondu magnifiquement, tout au long de son orageuse existence, aux prévenances célestes. Pour David, il y aura un jour le drame de Rabba ; dans le cas de Moïse, plus tard aussi, la tragédie de Meriba. Pour l'instant, on mesure seulement la solidarité magnanime de ce géant de vertu avec la race dont il a été oint le guide et l'intercesseur. En voilà un qui sait assumer ses responsabilités de chef, et ne recule devant aucun geste d'envergure sociale, au mépris absolu de l'intérêt propre !

Israël a péché. Mais avec une humilité consommée, une confiance sans borne au pouvoir et à la mansuétude de Dieu, Moïse est prêt à dresser à genoux le bilan des erreurs commises. Sûr qu'en principe l'homme se lasse plus tôt d'offenser Yah que Celui-ci de pardonner. Quitte à jeter en l'occurrence toutes ses iniquités dans la fournaise du Cœur miséricordieux, dont les battements ne se sont pas encore fait entendre, c'est vrai, d'un Jean l'Evangéliste ou d'une Marguerite-Marie Alacoque, mais qui, pour Moïse, n'a guère plus de secrets que pour les familiers de haute prédilection sous la Loi nouvelle.

« Souviens-toi », dit-il à l'élite juive qui l'environne,

Souviens-toi des jours de jadis,
considère les années des diverses générations.
Interroge ton père pour qu'il te raconte,

8. *Dernier Cantique*, 5-6.

tes vieillards pour qu'ils te disent :
Quand le Très-Haut assigna leur domaine aux nations
quand Il sépara les enfants des hommes,
Il détermina les territoires des peuples
d'après le nombre des enfants d'Israël.
Car la portion de Yahweh, c'est Son peuple ;
Jacob est Son domaine propre [9].

Le choix divin, telle est la première raison d'espérer dans le secours d'En-Haut. La fidélité de Dieu est prise à partie. Est-ce en vain que Yah, à l'aurore des temps et de nouveau aux jours deutéronomiques, a conclu alliance avec les Juifs, gratifié ceux-ci de Ses promesses, en jurant par Lui-même qu'ils seraient Son peuple et que Lui serait leur Dieu ?

Sans Dieu, Israël n'est rien ; en Lui il peut tout. Encore plus que le choix divin, la Providence divine, qui a veillé comme une ombre tutélaire sur le berceau de cette nation tour à tour perfide et repentie, est, pour Moïse, le deuxième mobile d'espoir, un gage de bénédictions renouvelées, et oblige par avance, si l'on peut dire, la parole même de Yahweh. Cette providence, Dieu n'en a-t-il pas comblé Israël dès le début de son histoire :

Il l'a trouvé dans une région déserte,
dans un pays perdu, désolé, rempli de hurlements ;
Il l'a entouré de Son attention,
Il l'a gardé comme la prunelle de Son œil.
Pareil à l'aigle qui excite sa couvée
et qui volette au-dessus de ses petits,
Il a déployé Ses ailes, Il l'a pris,
Il l'a porté sur Ses plumes ;
Yahweh seul l'a conduit,
il n'y avait pas avec Lui de dieu étranger [10]

Présence exclusive, ombrageuse, enivrante, qui ne se contente pas de pourvoir à la conservation de Son objet, mais le couvre d'une surabon-

---

9. *Dernier Cantique*, 7-9.
10. *Dernier Cantique* 10-12.

dance de biens, comme la chronique séculaire d'Israël en fait foi. Le *Cantique de la mort* nous donne là le troisième motif de l'espérance mosaïque :

Il (Yah) l'a transporté sur les hauteurs du pays,
pour le nourrir des produits des champs ;
Il lui a fait sucer le miel du rocher,
l'huile qui sort de la roche la plus dure,
la crème de la vache et le lait des brebis,
avec la graisse des agneaux,
des béliers de Bachan et des boucs,
avec la fine fleur du froment ;
et tu as bu le sang de la grappe, le vin écumant [11].

Hélas ! Moïse, ayant jeûné sans doute quarante jours et quarante nuits, s'empresse d'élever en croix ses bras dynamiques ou de plonger le front dans la poussière, et bat sans plus de façon la coulpe juive, sous un nom d'emprunt par lequel il désigne symboliquement la patrie bien-aimée et cependant criminelle :

Mais Yechouroun est devenu gras, et il a regimbé ;
— tu es devenu gras, épais, rebondi ! —
et il a rejeté le Dieu qui l'avait formé
et injurié le Rocher de son salut.
Ils ont excité Sa jalousie par des (dieux) étrangers,
ils L'ont irrité par des abominations ;
ils ont sacrifié à des démons qui ne sont pas Dieu,
à des dieux qu'ils ne connaissent pas,
des nouveaux, venus depuis peu,
devant lesquels vos pères n'avaient pas tremblé.
Tu as négligé le Rocher qui t'avait engendré
et oublié le Dieu qui t'avait mis au monde [12].

Alors, la colère de Dieu a éclaté, et le brasier des célestes vengeances s'est mis à flamber à l'entrée du camp :

---

11. *Dernier Cantique*, 13, 14.
12. *Dernier Cantique*, 15-18.

Yahweh l'a vu, et Il a rejeté,
tout irrité, Ses fils et Ses filles.
Il a dit : « Je leur cacherai ma face,
je verrai quel sera leur avenir ;
car c'est une race perverse,
des fils en qui il n'y a pas de fidélité.
Ils ont excité ma jalousie par ce qui n'est pas Dieu,
ils m'ont irrité par leurs inanités ;
et, moi, j'exciterai leur jalousie par ce qui n'est pas un peuple,
je les irriterai par une nation insensée.
Car un feu par ma colère s'est allumé,
il brûle jusqu'au fond du cheol ;
il dévore la terre et ses produits,
il embrase les fondements des montagnes [13].

Et un incendie d'étincelantes menaces pleuvait de la bouche de Yah sur la race destinée au déicide :

J'entasserai sur eux les maux,
sur eux j'épuiserai mes flèches.
Ils seront exténués par la famine,
consumés par la fièvre et par une peste maligne ;
et j'enverrai encore contre eux la dent des bêtes,
avec le venin de ceux qui rampent dans la poussière.
Au dehors l'épée supprimera les enfants,
et au dedans c'est la terreur :
le jeune homme comme la vierge,
le nourrisson comme le vieillard [14].

* * *

Autre interprétation profondément davidique, Moïse suppose que Dieu hésite soudain, qu'Il envisage les terribles effets du retrait de Sa présence du milieu des Juifs sur les peuples qui les persécutent. On sent, chez le Législateur, quel formidable argument il va tirer de cette per-

13. *Dernier Cantique*, 19-22.
14. *Dernier Cantique*, 23-25.

plexité divine pour le salut et la réconciliation, avec le suprême Pasteur, des brebis dont il a la charge. Yah, dans le psaume mosaïque, prend donc la parole en ces termes :

Je dirais : « Je les mettrai en pièces,
je ferai disparaître de l'humanité leur souvenir »,
si je ne redoutais l'arrogance de l'ennemi,
que leurs adversaires ne se méprennent
et qu'ils ne disent : « Notre main s'est exaltée,
et ce n'est pas Yahweh qui a fait tout cela » [15].

La gloire de Dieu est, pour ainsi dire, garante de bienfaits subséquents, elle réclame le maintien, si ce n'est la progression, des faveurs de marque que le Seigneur a déversées jusqu'ici sur les Juifs. Yahweh a comme les mains liées, pour des raisons qu'on dirait de conformité à soi, de conséquence avec soi-même et d'honneur. Mais malheur à ceux qui useront de cette munificente Condescendance pour se moquer de la grâce !

Car c'est une nation dénuée de sens,
et ils n'ont pas d'intelligence.
S'ils étaient sages, ils le comprendraient,
ils considéreraient la suite (de leur destinée).
Comment un homme en poursuivrait-il mille,
Comment deux en feraient-ils fuir dix mille,
si leur Rocher ne les avait vendus,
si Yahweh ne les avait livrés ? [16]

La colère de Dieu est fondée. Moïse, au nom des Juifs, le comprend et en rend grâces, dans son sens inné de droiture et d'amour. Il entonne alors un *Te Deum* de la tribulation, et bénit, comme David, la main qui le frappe et lui a tout enlevé. Il ose même puiser, dans la reconnaissance de cette écrasante justice, des ressources pour exalter Yah toujours davantage :

Car leur rocher n'est pas comme notre Rocher,
nos ennemis en conviennent.

---

15. *Dernier Cantique*, 26-27.
16. *Dernier Cantique*, 28-30.

Mais leur vigne provient de la vigne de Sodome
et des champs de Gomorrhe ;
leurs raisins sont des raisins vénéneux,
et ils portent des grappes amères ;
leur vin, c'est le venin des dragons,
c'est le poison mortel des aspics [17].

Comment va s'exercer, triompher en définitive cette justice souveraine de Yah, pour ce qui est des pécheurs contrits et humiliés ? « Cela », fait dire à Dieu le Conducteur d'Israël,

Cela n'est-il pas réservé près de moi, scellé dans mes trésors !
A moi la vengeance et la rétribution,
au temps où leur pied chancellera !
Car le jour de leur ruine est proche, et leur destin se précipite.
Car Yahweh fera droit à Son peuple,
et Il se repentira à l'égard de Ses serviteurs,
quand Il verra que leur force a disparu
et qu'il ne reste plus ni esclave, ni libre.
Il dira : « Où sont leurs dieux,
le rocher de leur refuge,
qui mangeaient la graisse de leurs sacrifices,
qui buvaient le vin de leurs libations ?
Qu'ils surgissent, qu'ils vous secourent,
qu'ils vous soient un abri ! [18].

Dieu se repentira : quelles délices dans cette alliance de mots inouïe ! Le Seigneur se repent, la Toute-Sagesse, la Toute-Sainteté regrette, songe seulement à regretter quelque chose ! Or ce retour, chez Yah, s'accompagne d'un serrement de cœur, et d'un serrement de cœur qui Le presse, non de punir, mais de bénir, par pur amour, là où la Toute-Justice était pourtant en droit de déchaîner Ses foudres et de poursuivre d'une haine tenace tout ce qui respire. Mystère insondable, consolante certitude des éternelles amnisties du Dieu vivant pour l'âme brisée et repentante...

---

17. *Dernier Cantique*, 31-33.
18. *Dernier Cantique*, 34-38.

A vouloir, non pas la mort du pécheur mais qu'il vive, le Maître de l'ancienne Loi montre effectivement Son infinie grandeur, l'infinie rectitude de Ses voies et de Ses sentences :

Voyez maintenant que c'est moi, moi qui existe
et qu'il n'y a pas de Dieu à côté de moi.
C'est moi qui fais mourir et qui fais vivre ;
J'ai blessé, et c'est moi qui guérirai,
et il n'y a personne qui délivre de ma main.
Oui, je lève ma main vers le ciel,
et je dis : Je vis à jamais !
Quand j'affilerai mon glaive fulgurant
et que ma main saisira le jugement,
je tirerai vengeance de mes ennemis,
et je paierai de retour ceux qui me haïssent.
J'enivrerai mes flèches de sang,
et mon épée dévorera de la chair :
du sang des tués et des captifs,
de la tête des chefs de l'ennemi ».
Nations, acclamez son peuple !
Car Yahweh venge le sang de Ses serviteurs,
Il tire vengeance des adversaires,
et Il fait l'expiation pour la terre de Son peuple [19].

Déjà, l'ancêtre du Psalmiste exulte à la pensée de l'amitié divine reconquise et des intimités renouées avec l'Etre de toute dilection et délectation ineffables :

Tu les amèneras et les planteras à la montagne de Ton domaine,
au lieu dont Tu as fait Ta demeure, ô Yahweh,
au sanctuaire, Seigneur, que Tes mains ont fondé.
Yahweh est roi à jamais et toujours ! [20].

Dans une préfigure sillonnée de révélations et d'éclairs, Moïse, ivre des splendeurs divines, ne repasse éperdument, sur le ton de l'accla-

---

19. *Dernier Cantique*, 39-43.
20. *Premier Cantique*, 17-18.

mation, les bienfaits antérieurs de Yah que pour mieux esquisser Ses faveurs futures, et s'élève jusqu'à une doxologie de Dieu-Roi qui annonce l'empire messianique des temps modernes :

Il (Yahweh) aime aussi les peuples ;
tous ses saints sont dans Ta main ;
eux aussi sont assis à Tes pieds,
et chacun recueille Ta parole...
L'assemblée de Jacob est Sa possession.
Il devint roi en Yechouroun,
lorsque s'assemblèrent les chefs du peuple,
toutes ensemble les tribus d'Israël [21].

Deux ou trois versets de la *Bénédiction* ont des résonances presque eucharistiques, sont une anticipation de nos obligations pacifiques et des inépuisables jaillissements occultes de la grâce :

Personne n'est comme le Dieu de Yechouroun,
qui s'avance dans les cieux à ton secours
et, dans Sa majesté, sur les nues.
C'est un refuge que le Dieu des temps antiques,
et ici-bas (s'étendent) Ses bras éternels ;
Il chasse devant toi l'ennemi,
et Il dit : « Extermine ! »
Israël habite en sécurité ;
à part est la source de Jacob,
arrosant un pays de blé et de vin,
et son ciel distille la rosée [22].

Enfin, la laude se couronne par la prévision réconfortante d'une victoire décisive d'Israël, où il fait bon entrevoir le triomphe éventuel assuré de l'âme chrétienne sur les légions d'anges liguées pour sa perte :

Heureux es-tu, Israël ! Qui est, comme toi,
un peuple sauvé par Yahweh,

---

21. *Bénédiction prophétique*, 3-5.
22. *Bénédiction prophétique*, 26-28.

le bouclier de ton secours
et l'épée de ta gloire ?
Tes ennemis te flatteront,
et toi, tu marcheras sur leurs hauteurs [23].

*   *   *

On lit que Moïse, lorsqu'il descendit de la montagne de Sinaï avec les deux tables du témoignage, ne savait pas que la peau de son visage était devenue rayonnante en suite de son entretien avec Yahweh ; mais elle l'était de fait. Aaron et les enfants d'Israël s'en aperçurent et ils craignirent d'approcher de lui. Moïse leur parla et, quand il eut achevé de leur parler, il mit un voile sur son visage. Chaque fois qu'il entrait devant Yahweh pour parler avec lui, Moïse ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît ; puis il sortait et disait aux enfants d'Israël ce qui lui avait été commandé. Les enfants d'Israël voyaient au visage du Législateur que la peau de son visage était rayonnante ; et Moïse remettait le voile sur son visage, jusqu'à ce qu'il entrât pour parler avec Yahweh [24].

O Soleil de justice ! fouille de Tes rayons nos âmes envahies par l'épaisseur charnelle et la ténèbre amortissante du péché. Fais de nous des apôtres de Ta lumière, qui, à leur tour, sans savoir qu'ils brillent ainsi de Ton éclat, ou mieux peut-être, le sachant, diffuseront l'ardent message à travers le voile de leurs imperfections et de leurs faiblesses. Dans le cas des moins indignes, c'est au travers de leur propre pudeur, amoureusement jetée comme un manteau sur les secrets du Roi, qu'ils Te réfléchiront. En sorte que d'innombrables âmes s'allument à leur contact et que, de myriades en myriades, le feu prenne vraiment sur la terre entière, selon l'attente expresse de Ton Christ : « Que veux-je, sinon qu'il brûle ! » [25].

Jeannine Bélanger

23. *Bénédiction prophétique*, 29.
24. *Exode*, XXXIV, 29-35.
25. Luc, XII, 49.

Mon inquiétude d'homme

L'homme est à lui-même un formidable problème. Et plus l'homme s'interroge sur sa condition existentielle et sa destinée, plus le problème prend de l'ampleur, de la profondeur, et du mystère. Que l'homme aborde son mystère ontologique et existentiel du côté théorique (: les principes et règles de la conduite rationnelle de la vie), ou du côté pratique (: les événements quotidiens et les phénomènes d'observation courante), les difficultés sont inévitables ; et s'il a l'audace de conjuguer les deux méthodes, il en arrivera certes à une prise de conscience plus complète et plus adéquate de son mystère, mais aussi d'autant plus complexe et déroutante.

J'ai cherché, honnêtement, et avec toute l'ouverture d'esprit dont j'étais capable, une solution aux problèmes de ma vie (bien conscient du fait que les problèmes des *jeunes* sont les plus dramatiques et les plus importants, parce que leurs solutions engagent la vie qu'ils auront dans quelques années) ; j'ai passé des vieux grecs et latins à saint Augustin, à saint Thomas, à Pascal, à Descartes, à Marx, à Nietzsche, à Blondel, à Bergson, à Freud, à Mouroux, à Guitton, à Carrel, à du Nouy, à Sartre, à Gabriel Marcel sans jamais trouver une pensée qui comblât complètement mes exigences ; pourtant, après plusieurs excursions dans le *Yoga* hindou, dans la philosophie chinoise, dans le merveilleux domaine de l'Art, avec les maîtres anciens et modernes, avec Malraux et Alain, Baudelaire et Leclerc, dans les romans de Huxley, de Lawrence, de Langevin, de Dostoïevsky, j'en arrivais, par un travail personnel de réflexion sur l'accumulé et de construction synthétique, à une ébauche de solution qui répondait de plus en plus, dans sa structure, sa cohésion interne, à mes exigences profondes. Car Gabriel Marcel m'avait appris à chercher en moi-même les éléments que rien de l'extérieur ne peut jamais donner : l'élan vital personnel, l'engagement positif et dynamique de sa destinée.

1. Essai sur le livre de JACQUES LAVIGNE professeur à l'Université de Montréal : *Inquiétude humaine*, chez Aubier, Paris, 1953.

L'inquiétude humaine

C'est à ce moment que j'ai rencontré l'*Inquiétude humaine* de Jacques Lavigne. Synthèse lumineuse, large, aérée, profondément collée à la double condition humaine : ontologique et existentielle ; et qui, en plus de ses nombreuses qualités intrinsèques, venait d'un penseur canadien. (En passant : quand donc serons-nous débarrassés, nous, canadiens français, en art, en littérature, en philosophie, en industrie, en commerce, etc., du complexe néfaste de l'importation impérative ?) Synthèse déjà très dense, tassée, émondée, qu'il est difficile de résumer à travers ses plus grandes lignes dans un bout d'article. J'ose cet essai pour me résumer à moi-même cette sympathique et attachante pensée de l'un des nôtres, et pour la présenter dans sa généralité à ceux qui ne la connaissent pas encore, et qui cherchent une solution à leur *inquiétude humaine*.

Une introduction solidement documentée nous présente la méthode d'abordage du complexe humain concret que l'auteur emploie : dans la perspective de cette inquiétude humaine (résultat d'une prise de conscience aiguë du tragique de notre condition entre la déception du passé et l'angoissant avenir), on approche l'homme sous son double aspect synthétique de l'être et de l'existence, dans son contexte à la fois ontologique et existentiel, aux confluents de l'augustinisme et du thomisme, à la lumière de Blondel et de G. Marcel (peut-être fortuitement et inconsciemment de la part de l'auteur, en ce qui regarde Marcel).

Equilibre des valeurs

La vie de l'homme commence avec son inquiétude, du moins sa vie pleinement consciente, dans sa dimension d'engagement de pensée, et de recherche de dépassement. L'inquiétude est pour l'homme « un point de départ : celui de sa vie spirituelle autonome ». Mais qui dit inquiétude dit recherche, et recherche souvent angoissante... et évasion d'autant plus attrayante de ce tragique existentiel conscient : comme il est facile, et fréquent, de solutionner le problème humain en le niant au plan de la conscience personnelle ! Les « techniques d'avilissement », comme les

appelait G. Marcel, sont toutes là pour libérer l'homme de son dur et âpre métier de penseur ; l'ennemi le plus dangereux de l'homme sera donc toujours ce si sympathique moi, fatigué de lutter pour devenir lui-même, « tel qu'en lui-même enfin sa liberté le change » (Mouroux), et qui se contente si facilement de l'acquis, du médiocre...

Combien n'entrent-ils pas de multiples petits équilibres dans ce phénomène aussi merveilleux que rare d'une personnalité bien équilibrée ! Comment en effet tenter un équilibre stable dans un être composé de principes aussi opposés que chair et esprit ? Dans une modalité et une direction qui rappellent *Le Sens Chrétien de l'Homme*, de Mouroux, Jacques Lavigne exécute cette montée en travers de l'être vivant, sensible et conscient qu'est l'homme. Et nous en arrivons à une perspective humaine dynamique et intégrale, car « se donner à la terre après en avoir fait le tombeau de Dieu, c'est diminuer l'homme, l'éparpiller, le perdre ». La vie humaine ne prend son sens authentique que dans une conscience aiguë de toutes ses valeurs et de toutes ses dimensions (matérielle, charnelle, sensible, sexuelle, intellectuelle, artistique, morale, sociale, religieuse).

C'est alors que l'auteur s'apprête à aborder les grands chapitres de la Science, de l'Art, de la Société, de la Vie spirituelle.

Science, Art, Société

« L'homme cherche un système pour son esprit et une puissance pour son action : une double libération : celle du mystère et celle de la nécessité matérielle », dit M. Lavigne. Et la science positive a l'attrait particulier d'offrir à l'homme l'une et l'autre ; mais cette double libération peut vite et inconsciemment se métamorphoser en une double servitude... La philosophie médiévale a refusé droit de cité à la science (un peu alchimique, il est vrai) de l'époque : aujourd'hui c'est la science qui ne veut pas reconnaître la philosophie (un peu prétentieuse et hermétique, avouons-le) et ses prétendues valeurs. Pourtant, l'homme de toujours ne peut se passer de philosophie, qu'elle soit de Confucius, de Lénine, du Christ, de Sartre, de Maritain, de don Juan, du financier-

corsaire, du cynique indifférent, de l'obsédé du laboratoire, etc.), et l'homme d'aujourd'hui ne peut se fouter de la science, à l'heure même où elle met en jeu le problème de la survivance de la race humaine. Mais le philosophisme n'est pas plus désirable que le scientisme, ou que l'art pur érigé en système, ou que le mysticisme, ou que le grégarisme politique : il ne suffit pas de jongler avec des idées métaphysiques, des éprouvettes meurtrières, des tableaux naturalistes ou abstraits, des méditations cosmiques, ou des masses abruties. Il faut vivre. Vivre la vie d'un homme. Intégralement (Dangereusement). Et reconnaître les limites de la philosophie, de la science, de la société, de l'art.

Les limites de l'Art ! Pourtant, combien ont cru et croient que l'Art est la voie de libération idéale, d'intégration complète ! Jusqu'à la belle utopie de l'art pur, absolu. Il faut reconnaître qu'à travers l'art, « c'est l'existence qui invente un moyen nouveau de chercher sa fin ». L'art libère en transfigurant, il est une magnifique « tentative de réconciliation », de cohésion interne dans une expression satisfaisante ; mais l'art voit ses limites « en bas, dans la vie utilitaire dont il nous délivre sans nous en séparer, et en haut dans une réalité supérieure dont il nous donne le pressentiment sans nous la livrer ». Grandeur et misère de l'homme : condition humaine, et dur métier d'être humain.

La Société. Je me souviens de cette dissertation qu'un professeur nous avait demandé de faire au sujet de « la société : réponse aux indigences et exigences de la personne ». Oui, réellement, la société est « un fait ambigu : un objet d'espérance et de déception », comme l'a dit M. Lavigne, une promesse de merveilleuses réalisations et une constante menace à l'autonomie personnelle. Inévitable. Conflit continuel (et progressif, avec l'organisation plus serrée du système-société) entre bien commun et cause individuelle. D'où une projection de l'inquiétude humaine fondamentale dans le contexte social, tout comme dans les autres plans de la vie humaine. Et l'histoire, miroir déformant du passé, ne nous guide que bien peu sûrement. Présentement, la solution capitaliste est-elle préférable à la solution communiste ? Entre deux maux, choisir le

moindre ? Ou bien choisir la voie royale, mais difficile, de l'aventure spirituelle ?

Vie spirituelle

« La Science crée un pouvoir qu'elle ne peut contrôler ; l'Art, une âme qu'il ne peut satisfaire ; et la société oscille entre la communauté et les personnes... L'homme procède d'un élan qui vient de l'au delà de l'homme et ne peut se satisfaire de ce que l'homme produit ». Jacques Lavigne situe dans ces termes heureux l'homme de notre siècle. Une conscience aiguë de la vie ouvre sur l'*inquiétude humaine*, et l'inquiétude provient du vide intérieur ; non pas néant, comme le voulait Sartre ; mais vide, qui peut et doit être comblé, dans l'alternative : pour ou contre l'Infini ; et c'est alors l'espérance ou le désespoir. Et l'auteur, en penseur chrétien largement ouvert sur la réalité humaine authentique et intégrale, débouche chez Dieu ; car telle est la seule voie qui permet à l'homme d'apporter une solution réaliste et adéquate à son mystère ontologique et existentiel ; une solution pleinement humaine, qui conduit à un humanisme intégral, où l'espérance de Péguy tient une bonne place.

Si j'ai cité Mouroux et G. Marcel à côté de Jacques Lavigne, ce n'était certes pas pour témoigner d'un attachement colonial envers les penseurs européens ; bien au contraire ; je voulais d'abord laisser sous-entendre que le livre de M. Lavigne était digne de figurer à côté des leurs ; et ensuite, qu'il n'est pas souhaitable que nous vivions en économie intellectuelle close, parce que notre pensée est encore jeune, et parce que nous gagnons toujours à conserver une dimension universelle aussi ouverte que possible... Cet essai en marge du livre important de M. Lavigne ne voulait pas être une analyse ou une longue recension ; j'ai voulu en faire un lieu de rencontre et de communion, d'échange et d'enrichissement.

Au delà de *mon inquiétude d'homme*, dans la grande et tragique *inquiétude humaine* que nous partageons tous, et qui fait que nous sommes pleinement des hommes. Ou du moins que nous essayons de l'être, car l'homme est à faire.

Guy Robert

Climat de révolte

La révolte gronde dans le monde. C'est un fait. Depuis la révolution de 1917, un peuple démontre à la face de la terre qu'on peut vivre en état de révolte et que les fruits n'en sont point tous mauvais. L'essor économique et industriel, l'équipement national du peuple russe et l'arrivée à l'âge adulte de millions d'êtres jusque-là très peu civilisés en font foi. La Russie compte aujourd'hui parmi les pays les plus puissants du monde. Les autres peuples déjà la craignent ou l'admirent, mesurant ses réactions, se pliant à ses désirs, et se font attentifs à ses moindres caprices. L'Histoire dira peut-être, demain, qu'elle a mené à sa guise, en ce vingtième siècle finissant, les destinées des hommes.

Les sous-développés, ce sont les deux tiers de l'humanité, ont faim. Ils ont pris conscience de l'injustice de leur misère et apprécient désormais à sa juste valeur l'écart grandissant chaque jour qui les sépare des privilégiés. La conférence de Bandoeng, événement majeur de notre siècle, le prouve et eût dû nous faire réfléchir. Là aussi gronde la révolte, celle des affamés. Un simple calcul des forces en présence pourrait suffire à nous en faire supputer la gravité. L'aide généreuse, peut-être, mais dérisoire, des nations riches, se trouve hypothéquée lourdement de l'égoïsme des bilatéralismes. Nous rassurons notre conscience en donnant au pauvre Lazare, couché à notre porte, les miettes de notre table. Le russe, qui a compris le parti à prendre, donne plus que nous, sans exiger en retour le coton et l'huile, l'uranium et l'acier.

Dans ce monde en porte-à-faux, le chrétien d'aujourd'hui se doit d'être efficace sans retard, sous peine pour lui, demain, d'avoir cessé d'être. Il faut secouer notre apathie, renvoyer notre paresse, décider de voir plus loin que nos horizons nationaux. Pas un problème actuel ne se pose, en aucun pays du monde civilisé, dont la solution ne se trouve hors des frontières. Et nous dormons.

Il est urgent de s'éveiller, nous qui avons la Lumière, et de comprendre la conjoncture présente du monde. Nous n'avons pas le droit de

mettre le candélabre sous la table, mais le devoir impérieux de le faire briller. Il est urgent de connaître le climat du monde, de prendre conscience des raisons qui en font, sur toute la surface de la terre, un climat de révolte. Tel est l'objet de ce présent propos.

Si l'on ouvre un dictionnaire au mot révolte, on y voit qu'il désigne un soulèvement, une rébellion contre l'autorité établie, ce qui implique que cette autorité soit vécue comme injuste ou écrasante. Notons de suite un élément important de l'attitude du révolté : point n'est besoin que l'autorité soit en fait injuste ou écrasante ; il suffit qu'elle soit vécue comme telle. En ce sens, on parlera d'une révolte de collégiens ou, au sens figuré, de la révolte des sens ou des passions contre la raison. Si l'autorité possède ou déploie la force, ou si, simplement, elle habite des sphères inaccessibles, la révolte s'accompagnera de violence et le soulèvement se fera par le meurtre et le sang. Révolte devient alors synonyme d'émeute, d'insurrection. Se révolter sera donc, au sens fort, se retourner, se soulever contre, et de cette attitude la violence n'est point exclue. On dira, par exemple, que les ouvriers se révoltent contre leur patron, ou le peuple contre leurs gouvernants. Ce qui veut dire que le patron, ou les chefs de gouvernement sont psychologiquement vécus comme insupportables. C'est là un autre caractère de la révolte : elle comporte un élément d'irritation, d'indignation, qui la provoque, la hante et l'entretient. Dans le langage courant le mot s'emploie dans ce sens pour désigner les formes bénignes de la révolte. On parlera d'une chose, d'une conduite révoltantes, c'est-à-dire propres à déchaîner l'indignation. On dira de telle personne que son attitude nous révolte pour laisser entendre qu'elle nous comble d'irritation. On voit apparaître ici, à la racine de la révolte, un troisième élément, de choc, celui-là : on est vivement frappé, peut-être bouleversé, angoissé, par l'objet révoltant, parce qu'il se présente d'une façon insolite et inhumaine, sous le jour de l'insurmontable, et ne peut qu'inspirer du dégoût.

Le révolté sera donc l'homme qui, éprouvant un insurmontable dégoût devant l'objet jugé, dès lors, révoltant, en est vivement choqué.

puis s'irrite et s'indigne, pour se retourner enfin et se soulever contre lui dans la volonté, peut-être farouche, de l'anéantir.

Notons en passant que le mot révolution, dont le sens étymologique est paisible, car il vient du latin *revolvere*, rouler sur soi-même, évoquant l'image sereine d'un mobile lancé sur une trajectoire fermée ou de la terre roulant sur son orbite autour du soleil, n'en est venu que sur le tard à désigner la révolte violente, sanglante et meurtrière.

* * *

Essayons de mettre un peu d'ordre en nos premières glanes. Ce qui paraît d'abord, c'est que la révolte implique un refus. Se révolter, c'est toujours refuser ce contre quoi on se révolte. On le juge irrecevable ou inhumain, ou, s'il s'agit de personnes, impossibles et invivables. Nous dégageons ainsi un premier caractère de la révolte : à sa base, il y a une volonté de refus. Ce qui implique que la situation révoltante, les personnes contre qui on se révolte, apparaissent inacceptables. Il est donc nécessaire à l'éclosion de la révolte que le climat soit étouffant et vécu comme tel. Une volonté de libération se fait jour alors pour reconquérir à tout prix une liberté méconnue ou supprimée, affirmer les droits d'une existence qui entend se faire librement et se vit douloureusement en esclavage, injustement comprimée. On ne peut vivre en carcan. Si les prisonniers se révoltent contre l'autorité qui les tient enfermés, c'est pour recouvrer leur liberté. Tels sont les trois caractères de la révolte : volonté de refus ; volonté de libération ; décision de faire craquer des frontières devenues trop étroites et jugées étouffantes. Si les conditions de la révolte se trouvent réunies : situation vécue comme inacceptable : liberté d'existence opprimée ou méconnue ; climat étouffant, alors la révolte éclate et gronde. Telles sont, exactement, les conditions de notre monde.

Remarquons que, de soi, la révolte n'est ni bonne, ni mauvaise. Elle apparaît simplement secourable, en ce sens qu'elle vient décupler les forces pour sauver le révolté de la menace permanente d'étouffement

qui pèse sur son existence et sa liberté, donc sur sa vie. Elle est une réaction psychologique de légitime défense. Et si le révolté, s'identifiant avec tout un peuple souffrant du même accablement que lui, déchaîne la révolte non seulement pour se libérer, mais pour, en se libérant, délivrer aussi les autres, sa révolte sera salvatrice et lui donnera un visage de sauveur de l'Humanité.

Il y a des révoltes nécessaires. Jésus s'est révolté contre le péché et la misère morale des hommes, pour l'anéantir en toute l'humanité. Il s'est révolté contre la cupidité hypocrite des Pharisiens et l'étranglement rigide et inhumain de la morale qu'ils prétendaient faire observer aux hommes « sans remuer du bout du doigt » l'insupportable fardeau qu'ils imposaient aux épaules des autres. Il a eu pour les riches, les capitalistes du temps, des paroles terribles, au point de dire qu'il leur serait impossible d'entrer dans le Royaume des cieux, si Dieu ne s'en mêlait pas.

Il y a des révoltes obligatoires, et la révolte, dans les situations désespérées, se donne pour une planche de salut, la seule, peut-être, qui soit possible. Nous vivons, à notre époque, une de ces situations-là. Elle est la conjoncture du monde présent. Et nous n'avons pas le droit de ne pas nous révolter contre la misère, qui tue les petits enfants et empêche les adultes de vivre, de fonder un foyer, de se donner du loisir pour penser à d'autres choses qu'à celles de la Terre. Il nous faut nous lever de toutes nos forces réunies, nous les chrétiens, contre la misère des affamés et l'injustice des repus, en nous identifiant à ceux qui souffrent, pour les libérer de l'esclavage que font peser sur eux les privilégiés. Nous ne pouvons pas dormir tranquilles tant qu'il y aura sur la surface de notre planète un milliard six cent millions de nos frères qui meurent de faim, pour huit cents millions seulement qui vivent dans l'opulence.

Il y a quelque part, dans la Bonne Nouvelle que nous avons mission de prêcher au monde, une parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. Celui-ci est légion, et nous lui donnons moins que nos miettes.

Car nous exigeons, nous les privilégiés, en retour, que cela nous profite. Donnant, donnant, c'est la loi du bilatéralisme en matière de commerce, mais ce n'est pas la loi de la charité. Nous ne nous soucions pas même que nos miettes répondent aux vrais besoins des pauvres, et nous lui volons en retour, car c'est un vol, son charbon et ses minerais, ses textiles et les produits de son agriculture, dont il a besoin tout autant que nous et sans doute plus que nous.

La révolte sera bonne qui déchaînera sa fureur et toutes ses forces, celles de tous les hommes de bonne volonté, contre la cupidité et l'avarice pour les réduire à néant. Et la révolte signifiée par le fait de Bandoeng est bonne, comme est bonne et salutaire la révolte déchaînée par l'abbé Pierre contre le taudis et la déchéance du sous-prolétariat d'Europe et d'ailleurs, au nom d'une fin de non-recevoir absolue et sans appel contre tout ce qui empêche un homme digne de ce nom de vivre librement et dignement sa vie de personne humaine. Nous sommes très forts pour discuter à perte de vue des droits imprescriptibles de la personne humaine et, autour de nous, des personnes humaines meurent de faim, de froid, d'absence de travail.

Mauvaise la révolte qui dresse les hommes les uns contre les autres pour une mauvaise cause, et dont le but avoué est d'obtenir, peut-être par le moyen d'une bonne cause, la domination de l'humanité, fût-ce pour une classe sociale souffrante ou prédominante. De ce point de vue le marxisme, généreux à sa base dans sa volonté farouche de réduire la misère des hommes, tourne court et n'offre plus qu'un humanisme tronqué. Il vise, en effet, à la domination de la terre par une classe de prolétaires établissant leur pouvoir sur le meurtre et la spoliation, rétablissant ainsi pour toute une partie de l'humanité, celle des privilégiés d'aujourd'hui, le climat étouffant d'oppression et d'esclavage que la classe dirigeante actuelle laisse ou fait peser sur les autres, l'immense peuple des travailleurs, des petites gens, de tous ceux qui ne peuvent se défendre et doivent subir.

Il nous faut prendre conscience que le climat de notre monde favorise l'éclosion de la révolte. Les trois conditions sont réunies, aujour-

d'hui, qui font du monde actuel un monde en révolte. Elles sont d'ailleurs préparées de loin et c'est sur cette préparation lointaine des esprits qu'il faut d'abord fixer son attention pour comprendre le complexe d'étouffement de nos contemporains, celui qui décide, justement, de la révolte.

* * *

Réfléchissons d'abord à cette dimension de la révolte : une réaction instinctive contre l'étouffement. La science moderne nous a appris les dimensions du monde dans lequel nous vivons. Pour nous qui sommes arrivés à l'âge adulte, c'est une chose affolante de supputer le nombre de fois que la Physique, pour ne point parler des autres sciences, s'est vu bouleversée depuis le moment où nous l'apprenions sur les bancs de l'école. Aujourd'hui nous connaissons, ou nous pensons connaître, les dimensions du monde où nous vivons. Les prospections photographiques des grands télescopes du mont Wilson ou du mont Palomar, pourtant, nous promettent, dans les années à venir, devant l'état actuel de notre science, à peu près le même ébahissement que nous avons, nous, quand nous ouvrons nos traités de Physique d'il y a vingt, trente, ou trente-cinq ans.

La science moderne nous habitue à nous concevoir dans un monde dont le rayon de courbure dépasse deux milliards et demi d'années lumière. La lumière fait quelque trois cent cinquante mille kilomètres à la seconde. Nous ne pouvons plus imaginer de telles dimensions. Les toutes dernières photographies du mont Palomar ont été publiées. Elles ont été prises dans les coins du ciel que l'on n'avait pas pu prospecter jusqu'à présent. Une seule de ces photographies révèle l'existence de cinq mille galaxies comparables à la Voie lactée. On ne les avait jamais vues. Un de ces calculs simples dont les mathématiciens sont coutumiers donne le chiffre total des galaxies contenues dans le monde actuel comme approchant des centaines de millions. Ce sont des mondes semblables au nôtre. Quand, petit enfant, nous jettions les yeux sur la Voie lactée, on nous expliquait que c'étaient les frontières du monde. Et

ce n'est pas plus que les frontières d'une bulle d'air dans l'Océan Atlantique ! Les petits enfants d'aujourd'hui sont habitués à cela, comme une chose qui va de soi. Les dimensions du monde ont craqué, et craqué de toute part. On nous apprend aujourd'hui à concevoir le monde comme une sorte de bulle de savon en expansion.

Psychologiquement, nous sommes les habitants d'un monde dont nous savons qu'il n'a pas de frontières fixes ; qu'il n'en aura jamais. Il est en voie d'expansion continuelle, à une vitesse supérieure à celle de la lumière, si bien qu'on ne peut plus connaître rien de ce qui se passe au delà de ces deux milliards et demi d'années-lumière. Cela se passe si vite, trop vite, que la lumière produite, pourtant, n'atteint plus les plaques photographiques ni les télescopes, c'est-à-dire nous échappe à jamais. Nous nous habituons à cette vision, pour nous assez ahurissante et neuve, mais, pour les jeunes qui apprennent aujourd'hui leur Physique, parfaitement normale. Lorsque nous venons leur parler, ensuite, d'un monde dans lequel tout serait fixe, la vive impression psychologique de contrainte, voire : d'étouffement, qu'ils éprouvent aussitôt, est inévitable. Il y a là une réalité d'ordre physique, exigeant une réadaptation psychologique difficile à faire, devant les conditions d'existence d'un monde auquel nous ne sommes pas habitués. On nous a tellement appris que tout est fixe ; nous sommes tellement sûrs que le monde existe déjà demain, tout-fait ! Qu'il nous attend quelque part et que nous allons nous y insérer en nous éveillant ; alors qu'il n'existe encore rien du tout, que tout celà ne commencera à exister que demain, en même temps que nous, à notre réveil ! Et pour une aventure qui se jouera à des milliers de mille de distance, dans l'espace, de l'endroit où nous existions hier, dans un temps qu'une vitesse accrue fera nécessairement plus rapide ! On a l'impression de perdre pied, de s'enfoncer dans l'inconnu. Les jeunes intelligences d'aujourd'hui, les jeunes philosophes, eux, les littérateurs actuels ont pris parti. Nous risquons bien fort de les faire vivre en état de contrainte et de provoquer, par conséquent, en eux, les réflexes instinctifs de la révolte. Ils ne veulent plus d'un monde clos,

car ils savent que le monde n'est pas clos. Ils ne veulent pas entendre parler d'un petit univers terminé au mystère solaire, parce que leur pensée est à la pointe avancée des deux milliards et demi d'années lumière du rayon de courbure de l'Univers, pour se demander comment faire afin de savoir ce qu'il y a plus loin.

Si maintenant, nous envisageons le monde dans l'autre dimension, celle de l'atome, la mentalité montante est la même. Certains esprits ont déclaré qu'à partir du moment où la bombe atomique avait éclaté sur Hiroshima et Nagasaki, l'idée de Dieu avait reçu le coup fatal : la philosophie dite traditionnelle et la théologie étaient du coup choses enterrées, dont plus jamais on n'entendrait parler. C'est, évidemment, naïf et enfantin. Mais, devant les découvertes étonnantes qui font de notre monde un monde à l'orée de ce qu'on appelle l'ère atomique, la mentalité n'est pas naïve, ni enfantine, qui fait percevoir ce monde à naître, ce monde qui va se faire, comme une magnifique chose, dont on ne sait à peu près rien de ce qu'elle sera, sinon qu'elle sera. La mentalité du jeune moderne d'aujourd'hui n'est point celle de la peur, ni de quelqu'un qui regretterait que l'on ait découvert la fission nucléaire. C'est entendu : cela peut faire exploser le monde. La découverte de l'avion, aussi, a détruit le monde. Ce n'est pas ce qui compte. Sur ce point, aussi, cette mentalité subit une contrainte. Nous sommes profondément déçus d'habiter un monde possédant le secret de l'atome et de n'être point capables de le maîtriser. Nous sommes humiliés, écrasés par les forces que nous avons libérées. Il y a quelque chose de révoltant pour l'intelligence, au sens où l'on a défini plus haut la révolte, d'avoir été assez grande pour libérer un monde et de ne pas être suffisamment maître de ces forces libérées pour éviter qu'elles ne se retournent contre nous et nous écrasent. Dans le monde des chercheurs d'aujourd'hui, il y a des savants qui n'osent se mettre devant la nécessité de certains aveux. Par exemple, personne encore n'a trouvé le moyen de rendre inoffensifs les déchets radio-actifs qui, par milliers de tonnes, sortent des usines atomiques actuelles. On ne sait qu'en faire, littéralement. C'est

sans doute un secret de polichinelle ; c'est pourtant un secret dont on n'a pas la clé. Il est révoltant pour une intelligence qui, fière d'elle-même, peut se rendre le témoignage qu'elle a enfin trouvé le secret de la matière, de voir que ce secret reste capable de la plonger dans les ténèbres définitives d'un monde qui pourrait bien crouler demain sous l'épaisseur, la pesanteur du secret découvert. Nous subissons cela comme une contrainte inavouable, car nous serions obligés, pour être loyaux, de reconnaître que nous n'avons pas de solution.

La révolte est donc possible, comme réaction contre l'étouffement. Le climat d'éclosion de la révolte est créé, de par les conditions même des connaissances physiques du monde nouveau. Il faut en prendre conscience : c'est dans ce monde-là que nous vivons ; c'est dans ce monde-là que vivent nos contemporains. L'inquiétude, l'angoisse, montent de plus en plus.

On pensera ce qu'on voudra des « soucoupes volantes » : conte de fées, phénomènes d'hallucinations collectives ou réalité. N'empêche que la question est posée et qu'elle est singulièrement troublante : Car, à partir du moment où la question est posée, elle nous oblige à réfléchir et à comprendre que nous ne sommes peut-être pas les seules intelligences existant dans le monde. Cela aussi est une contrainte : nous avons aussitôt l'impression d'une sorte de vol, de préjudice opéré au détriment de la nature humaine : on nous a volé l'intelligence. Si nous pensons loyalement, calmement, qu'il n'y a pas de contradiction à admettre l'existence d'autres êtres intelligents, incarnés comme nous, et qui ne soient pas des hommes, les dimensions de notre monde humain deviennent singulièrement restreintes. Si nous nous prenons à penser, — plaisanterie ou pas plaisanterie — que les soucoupes volantes existent, qu'elles sont maniées par d'autres intelligences que des intelligences humaines, il nous faut bien reconnaître en ces intelligences-là une connaissance de secrets nous échappant encore complètement. Et c'est, de nouveau, la contrainte. La pire des contraintes : la contrainte obscure, dont on ne voit pas comment sortir. C'est aussi le plus favorable des

climats à l'éclosion du complexe de révolte, comme réaction contre la menace étouffante.

S'il faut à la révolte que la contrainte s'appesantisse sur l'être révolté, il est sûr qu'elle plane aujourd'hui sur tous les hommes. L'inconnu règne sur le monde de demain ; c'est l'inconnu dans l'avenir de l'Univers en expansion ; c'est l'inconnu sur la pullulation, possible, probable, d'autres intelligences que la nôtre. Et point n'est besoin, pour nous chrétiens, de nous rassurer à bon compte en déclarant contraire à la foi l'existence effective d'autres intelligences que la nôtre dans le monde. Ce n'est pas contraire à la foi du tout qu'il y ait de multiples intelligences incarnées. Un très gros problème serait posé au théologien sur la nature pécheresse ou non de ces intelligences, mais c'est un autre problème : leur existence n'a rien à voir avec la foi. Tel est le climat, mettons : physique, dans lequel nous vivons. Il porte à la révolte...

Dans la ligne d'un vouloir-vivre, aussi, le monde actuel favorise l'éclosion de la révolte. Les littérateurs, les philosophes qui font état du thème de la révolte, sont originaires, tous ou presque tous, d'Europe. Leurs œuvres principales, celles du plus grand succès, ont vu le jour au moment le plus douloureux de l'Histoire de l'Europe, soit tout de suite avant la dernière guerre, soit pendant, soit surtout après. Pour bien comprendre ce qu'on voudrait suggérer ici, il est bon de reconstituer ce climat. Il fut profondément marqué par une très grave crise d'intelligence. On a vu s'échafauder les uns sur les autres un nombre incalculable de systèmes économiques, politiques et philosophiques. Tous prétendaient à être le « meilleur » système du monde. On a vu le nazisme, système philosophique à incidences politiques, préparé d'ailleurs de longue date par les plus grands philosophes allemands, présenter une vue du monde très charpentée, bien construite, et crouler sans laisser de traces. Il a mené, au nom de la plus grande Allemagne, l'Allemagne dans le gouffre, dont elle n'est pas sortie encore. Pour les jeunes intelligences allemandes, c'est l'impasse. Il y eut, pourtant, des quantités de gens pour croire au système hitlérien. Il suffit d'évoquer les années 1936-1938, où toute l'Allemagne

emboîtait le pas. Il y eut le fascisme italien et, pour ne parler que de la France, un pullulement de systèmes qui présentaient tous une certaine vue du monde, assez divergente en fait. Tous, pourtant, ont croulé. Il y eut la grande faillite du laïcisme, qui était, lui aussi, un système du monde, avec ses philosophes, ses incidences politiques et sociales, ses dogmes, auxquels tant de gens de la génération d'entre les deux guerres ont cru très fort, auxquels plus personne, aujourd'hui, ne croit. Reste le système marxiste, qui tient toujours. Il peut passer, à certains yeux, pour avoir fait ses preuves. La question est irritante. Il est, pour beaucoup, la grande tentation, car ce n'est pas tant un « système » de pensée, une vue du monde, qu'une méthode d'action, garantie par le succès apparent du passé et promis à de nouvelles réussites.

Les jeunes philosophes et littérateurs, arrivant aujourd'hui à l'âge où l'on écrit, où l'on fait école et qui, au moment où toutes ces situations se sont enchevêtrées étaient encore à l'âge où l'on peut faire sa vie, n'hésitent pas à parler d'une faillite générale de l'intelligence. Cette génération est marquée, en effet, par une sorte de méfiance de tout ce qui est intellectuel, de tout ce qui peut sortir de l'intelligence humaine. Ils n'y croient pas. C'est peut-être ce qu'il y a de plus frappant dans le système de Sartre, cette faillite de la connaissance intellectuelle. Ils n'y croient, car ils pensent que si l'intelligence est ce que l'homme a de plus beau, de plus grand, c'est aussi ce qu'il a de plus fragile. L'événement a démontré qu'il suffit d'être assez intelligent pour pouvoir défendre avec le même brio le pour et le contre du même problème, du même parti, de la même question. Affaire de brio. Ils ont vu et mesuré, douloureusement, l'absence totale d'efficacité des systèmes intellectuels et les ont rejetés, en bloc. C'est une des marques de l'existentialisme sartrien, pour ne parler que de celui-là. La révolte, ici, se fait contre l'intelligence, accusée, à tort ou à raison, qu'importe, mais accusée, en fait, d'être la grande responsable de tous les malheurs contemporains.

Lorsque, un peu plus tard, il a fallu opter, en dehors de tout système intellectuel, pour que les pays dits « occupés » puissent vivre, lorsque ces

jeunes se sont retrouvés avec une volonté absolue de vivre et de continuer à faire vivre la France, ils se sont réunis, au hasard des rencontres, mais en faisant abstraction totale de tout système et de toute conception intellectuelle, et même religieuse. Il fallait travailler ensemble, en se mettant d'accord sur un certain nombre de petits principes, extrêmement clairs, et qui étaient tous des principes d'action, acceptables par tous. Qu'on soit communiste, ou catholique, qu'on soit pour Pétain, contre Pétain, qu'on soit hitlérien ou fasciste, qu'on soit ce qu'on voudra, tant qu'on voudra, c'est absolument inoffensif. A la condition, précisément, qu'on n'aille pas arguer de principes ou de systèmes pour se permettre de faire de la politique ou d'engager une action directe soit d'un point de vue social, soit d'un point de vue économique ou politique. A ce moment, on entendait les communistes dire aux catholiques : pourquoi ne pas travailler ensemble, nous faisons les mêmes choses ! Qu'importe les idées pour lesquelles nous les faisons ! Il a fallu que l'Eglise s'en mêle pour dire aux catholiques français : attention, nous n'avons pas les mêmes idées. Mais le catholique français pensait, lui, au même moment : qu'est-ce que cela peut bien faire ? Qu'importe que l'on n'ait pas les mêmes idées, pourvu qu'on fasse les mêmes choses et qu'on soit d'accord pour les faire !

La Résistance a mis tous ces jeunes d'accord sur les principes suivants : l'Allemand est l'ennemi ; il est l'injuste occupant du sol, par conséquent on peut lui faire tout le mal possible par tous les moyens possibles. Là-dessus, l'accord était facile, et il s'est fait : il ne s'agissait ni de grands thèmes philosophiques ni de principes sociaux. C'est pourtant avec ces principes-là que la Résistance a réussi. C'étaient des principes d'action. A la base du marxisme, aussi, il y a des principes d'action, d'action simple et concertée. Et c'est pourquoi le marxisme, dans les perspectives actuelles du monde, représente un très grand danger. C'est pourquoi aussi, il réussit. Il incarne à merveille la mentalité de nos jeunes contemporains.

Révolte contre les valeurs intellectuelles, et mise en place des valeurs d'action. Depuis lors, on nous parle de philosophie « engagée », d'« engagement », etc... Les valeurs d'action, et d'action à court terme, prennent le premier pas, au nom d'une révolte contre l'intelligence qui n'est que la manifestation d'un vouloir-vivre, d'une volonté de vivre. Une « réaction » contre l'étouffement, le mot le dit assez, c'est une « action ». Si la révolte est une réaction, elle n'est donc pas une valeur intellectuelle. Et c'est encore un des thèmes majeurs de la littérature contemporaine : elle est une littérature d'action. Le salut de l'homme n'est pas à chercher dans les systèmes ni les doctrines, le salut de l'homme consiste en lui-même, dans l'action. C'est en agissant que l'on se révolte efficacement contre l'hostilité, l'adversité étouffante du monde environnant ; c'est dans l'action que se manifeste le vouloir-vivre d'une personne, d'une race ou d'un peuple, voire : de l'humanité entière.

Cela nous amène à envisager la troisième dimension de la révolte, la volonté libératrice qu'elle implique et le refus qui l'anime.

Il faut avoir vécu sous la botte d'un occupant, pendant cinq années, pour savoir ce que veut dire le mot « libération ». Il faut avoir été privé de liberté de toute manière, en tous domaines, pour savoir ce que cela veut dire : refus de l'esclavage... Nous disions tantôt que la littérature de révolte provient d'Europe, et d'Europe occupée. Ce n'est peut-être pas un hasard. Il est sûr que les conditions militaires, économiques et sociales d'une occupation étrangère, avec les contraintes, les violences, et la mise en esclavage qu'elle comporte, réalisent le climat idéal de la révolte comme volonté libératrice d'un peuple qui ne veut pas mourir. Le révolté s'identifie alors au peuple opprimé et sa révolte est volonté de salut dans le refus même des conditions d'existence qui sont faites à ce peuple. La situation étant vraiment impossible, inhumaine, en tout cas jugée telle, le climat de contrainte est créé et la révolte gronde, comme dernier ressort psychologique d'une liberté atteinte dans ses ultimes profondeurs, dans ses droits les plus inaliénables, comme ceux d'accéder à une culture,

d'opter pour cette culture et de la défendre, ou simplement : de vivre. Liberté devient synonyme exact de libération.

Ne nous étonnons pas que la littérature de notre temps et la philosophie qu'elle exprime ou dont elle fait état soit une littérature, une philosophie de révoltés. La tentation de la révolte, en pareil climat, est inévitable, et nous savons d'expérience que de la tentation au soulèvement salutaire, il n'y a qu'un pas. La Résistance française est née du refus de ces conditions étouffantes, hostiles, et la révolte dont elle se nourrissait fut, en effet, salutaire et libératrice. La volonté de salut manifestée par les affamés du monde, groupés à Bandoeng, a même signification, plus grave encore. Car il s'agit pour eux non pas même encore d'être libres, mais de vivre et de continuer à vivre, tout simplement.

On voulait évoquer les conditions lointaines, mettons, climatiques, qui font aujourd'hui que la révolte éclate. La mentalité contemporaine est une mentalité de révolte. C'est une mentalité d'opprimés, d'affamés, nourrie de toute une littérature d'action simple à réussir coûte-que-coûte. Elle s'explique en fait par les conditions réunies qui font de la révolte à la fois une réaction contre l'étouffement menaçant, une valeur d'action s'exprimant dans une volonté farouche de vivre, un refus libérateur des conditions oppressantes d'un monde hostile et dont l'adversité est jugée — et vécue — comme irrecevable, insurmontable.

* * *

Les conditions qui font le climat de la révolte étant réalisées, la révolte éclate, il fallait s'y attendre. Elle gronde actuellement partout dans le monde. La guerre et la liquidation de la guerre ne sont pas finies. L'Europe est toujours en état de guerre, avec les modifications de frontières que cela entraîne, la privation de libertés élémentaires, les destructions, le rationnement, la délation, les prisons et l'obligation de vivre et travailler pour un maître étranger détesté mais puissant. Il y a les pays derrière le rideau de fer, réduits en esclavage depuis dix ans, et qui n'ont plus d'espoir... Il y a les milliers d'irréductibles, les hommes loyaux à leur pays ou simplement jugés dangereux, les prêtres, les religieux et

religieuses, les pasteurs d'églises, condamnés aux travaux forcés dans les mines, chez eux ou dans les bagnes de Sibérie. Il y a les immenses camps de concentration, où l'on entre pour souffrir et mourir, dénué de tout. Tout cela existe, quelque part sur notre terre, et des gens pleurent, douloureusement, pendant que nous mangeons et dansons, à satiété, sans plus nous soucier de ce qui se passe au delà des limites de notre nation. La volonté absolue de refuser ces conditions inhumaines se durcit chez tous ces opprimés et devrait naître, pour eux, chez nous. Elle s'accompagne d'une décision de se libérer à tout prix. Quant au climat, il n'est pas seulement vécu comme étouffant, il l'est en fait, et de façon irrespirable et sans espoir : les trois conditions de la révolte et de la révolte libératrice ! Des philosophes ont cherché à la justifier comme une conception possible, voire : normale de l'existence humaine. Les thèmes de l'existence, de la liberté, du refus de la contrainte, emplissent les écrits de notre temps. Il y a, par-dessous, une conception très concrète de l'existence absurde qui est la nôtre, une idée de la liberté qui doit se conquérir dans l'angoisse et le refus de l'absurde, et se faire par ses actes. Tout cela est étrangement loin des conceptions chrétiennes ! Nous avons donc, nous les chrétiens, à réagir devant ces thèmes-là et d'abord à les bien comprendre : ce ne sont pas des quantités négligeables. Beaucoup ne sont pas sans valeur. Il faut nous secouer dans notre christianisme et prendre conscience de ce que nous devrions faire dans le monde et ne faisons pas. Nous avons l'obligation absolue, aujourd'hui, d'un christianisme mondial, au courant de tous les problèmes angoissants de l'heure, lucide, engagé, généreux, accessible à tous. On a voulu simplement, ici, évoquer ce climat du monde, essayer d'y réfléchir loyalement. C'est le climat du monde dans lequel nous vivons, un climat qui pousse, à n'en point douter, à la révolte : et comme réaction salutaire, mais qui peut être mal dirigée, contre l'étouffement ; et comme valeur d'action attestant une volonté de vivre ; et comme entreprise de libération intégrale des hommes de toute l'adversité ambiante d'un monde malsain, dans le refus formel de tout ce qu'il a d'hostile et de mauvais.

Benoît Pruche, O. P.
Ottawa, Collège dominicain.

Une réception académique : Daniel-Rops

Un nouveau grand prix de Littérature

Depuis trois cents ans et plus, l'Académie Française suscite des convoitises et des mépris, inégalement sincères, mais également tenaces. C'est donc qu'elle représente quelque chose, cette grande dame dont les jaloux rabâchent qu'elle n'est plus qu'une duègne revêche et figée. Figée ? Voire !

Il y a quelques mois, elle s'amusait ou feignait de s'amuser aux arlequinades de M. Jean Cocteau ; aujourd'hui, elle accueille M. Daniel-Rops, historien d'Israël et de N.-S. Jésus-Christ lui-même. Hier, c'était le Tout-Paris des salons, des palaces, des grands bars, du jazz, de Picasso, de Diaghilew et de Stravinsky. Bref, la Tour de Babel et « Le Bœuf sur le Toit ». Aujourd'hui, c'est le Nonce du Pape, doyen du Corps diplomatique à Paris ; deux Cardinaux, l'un siégeant seul devant « Le Bureau » de la Compagnie, Son Eminence le Cardinal Feltin, Archevêque de Paris, l'autre servant de parrain au récipiendaire, le Cardinal Grente, Archevêque-Evêque du Mans ; plusieurs Evêques, des Prélats et quelques soutanes noires. Le nouvel élu lui-même arbore, avec la Légion d'Honneur, la plaque de Grand-Officier de l'Ordre de Malte. On se serait cru au Vatican.

Pour une heure environ. Car, tout à l'heure on pourra se croire au Temple, à la Faculté libre de Théologie protestante, voire en ce grand Désert cévenol où les « huguenots » de France tiennent leurs assises annuelles. En effet, un démon malicieux a voulu qu'un protestant notoire fût Chancelier de l'Académie quand mourut le grand philosophe Edouard Le Roy ; c'est donc M. André Siegfried qui, réglementairement devait recevoir le successeur du disparu. Edouard Le Roy étant lui-même un catholique fervent, mais dont certaines théories, certaines formules du moins, avaient provoqué quelque émoi au temps du modernisme, la situation était piquante de M. Siegfried appelé à faire l'éloge officiel de deux catholiques aussi nettement affichés. Encore qu'il ait beaucoup d'esprit, mais parce qu'il n'est pas un bel esprit, M. Siegfried

prit la conjoncture au sérieux et saisit l'occasion de s'expliquer avec une courtoise fermeté même sur ce qu'il croit l'opposition radicale, peut-être même irréductible, des deux doctrines en présence.

Dans son bel uniforme neuf, l'auteur de « Bacchus » écoutait. A qui, à quoi pensait-il ? à Colette, à Radiguet, à cette « Machine à écrire » dont, à cinq cents mètres de là, les « Comédiens-Français » préparaient une reprise ? *Chi lo sa ?*

Toujours est-il que le spectacle était significatif, de sa frivolité, d'ailleurs intermittente, assistant à ce grand débat de deux conceptions chrétiennes, devant un public où le sérieux, la gravité, l'emportaient nettement sur la curiosité mondaine et l'impatience d'« informateurs » avides de passagères sensations.

Peut-être cependant les auditeurs les mieux disposés durent-ils s'imposer un véritable effort pour suivre E. Le Roy non pas à travers sa carrière qui fut des plus unies, mais à travers son œuvre. Ce mathématicien dont la thèse doctorale attira l'attention d'un Henri Poincaré, fut aussi un moraliste, un psychologue, un métaphysicien qu'Henri Bergson choisit comme suppléant au Collège de France ; une espèce de mystique enfin qui, après avoir observé l'univers et, sans cesser de se replier dans une méditation profonde, s'élevait aux cimes les plus ardues de la pensée religieuse. Il y fut quelquefois téméraire et côtoya d'un peu près les précipices. Quand Rome refusa de le suivre ; il rallia sans discuter le droit chemin et sa docilité attesta la qualité de sa foi. Il avait prouvé, par ailleurs, qu'« un savant peut croire et qu'un croyant peut être chrétien ». Peut-on imaginer plus belle leçon ?

A propos du fameux article *Qu'est-ce qu'un Dogme ?* M. Daniel-Rops dit seulement qu'il parut dans une Revue. Cette revue, c'était *La Quinzaine* dirigée par Georges Fonsegrive, professeur agrégé de philosophie au lycée Buffon, et fort bon chrétien. Ce nom ne dira pas grand' chose, non seulement aux jeunes d'aujourd'hui, mais aux Intellectuels catholiques qui lui ont succédé ; du moins semblent-ils l'ignorer, ce qui est parfaitement injuste.

Catholique de gauche ? Pour l'époque peut-être ; encore faudrait-il ne pas donner à ce mot le sens qu'il a pris aujourd'hui et encore moins le sens de « progressiste ». Beaucoup plus simplement après Etienne Lamy, avec ces jeunes qu'étaient alors les G. Goyau, les Jean Brunhes, les René Pinon, les Victor Giraud, les P. de Labriolle et, bien entendu, avec Henri Lorin, il estimait que la question constitutionnelle ne se posant plus de chez nous les catholiques devaient ne pas se laisser absorber par les luttes politiques mais que, sans renoncer à la défense de leurs droits civiques, ils devaient porter leur effort sur d'autres terrains, conquérir une large place dans les domaines social, scientifique, philosophique, voire proprement religieux. Je ne vois pas quelles erreurs, quels excès on pourrait reprocher à cette magnifique équipe de précurseurs. En les accueillant largement, eux et quelques autres, Fonsegrive rendit à la pensée catholique française un service considérable. La publication de « *Qu'est-ce qu'un Dogme ?* » fut une de ses très rares erreurs ; et qui d'ailleurs fournit à *La Quinzaine* l'occasion de manifester, elle aussi, sa parfaite soumission à l'autorité pontificale.

Nous devions, je crois, cet hommage à la mémoire de ceux qu'on appelait alors « Les Catholiques sociaux » et qui, non contents d'avoir institué derrière Henri Lorin les Semaines Sociales, furent les premiers à mettre en honneur le très beau nom d'Universitaires Catholiques [1].

C'est leur souci d'orthodoxie et leur docilité hiérarchique, si je puis dire, qui soulève la protestation d'un protestant convaincu comme André Siegfried. Il le déclare avec une franchise infiniment respectable, mais qui, il ne le cache pas, rend à peu près illusoire toute tentative d'œcuménisme pratique.

Pour lui, le problème est exclusivement historique : quand il serait absolument établi que Pierre fut Evêque de Rome, il ne le serait pas que le Christ ait confié au Premier Pontife romain une primauté transmissible à ses successeurs. Les prétentions vaticanes sont arbitraires, et parfaitement gratuite la docilité de l'Episcopat catholique.

1. Tous ceux que je viens de citer étaient d'anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure, sauf René Pinon, sorbonnard, et le seul survivant de leur génération.

Je n'ai pas qualité pour ramener M. Siegfried à ce « *Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam...* » où le protestantisme refuse de voir la justification de l'établissement d'une Eglise fondée sur l'autorité. Mais, voici d'un de ses coreligionnaires importants, un aveu significatif : « Il n'y a pas de protestantisme, me disait un très cher ami, porteur d'un nom fameux dans l'Eglise réformée ; il y a autant de protestantisme que de protestants ». Et encore : « Il ne peut y avoir d'Eglise sans autorité, je le reconnais ; mais, en même temps, je ne peux accepter aucune autorité en matière de foi ». C'était résumer très exactement le drame où se débattent certains réformés à qui leur individualisme intellectuel interdit de réaliser cette unité spirituelle dont ils éprouvent le douloureux besoin. Leur vie religieuse repose sur un porte-à-faux. Comment ne pas les plaindre ?

Si M. Siegfried ne semble pas partager leurs regrets, du moins reconnaît-il la loyauté, l'impartialité de Daniel-Rops, historien du protestantisme. Il laisse même entendre, discrètement, que, sur Luther et Calvin, plus d'un, calviniste ou luthérien, formule les mêmes réserves que son interlocuteur.

Enfin, sur les exigences particulières de l'Histoire religieuse, il s'explique en toute simplicité. S'arrêtant à la personne du Christ, il proclame que, même négatives, les conclusions d'un Guignebert satisfont sa raison plus que les conclusions du R. P. Lagrange, O. P., ou de Mourice Goguel, doyen de la Faculté de Théologie protestante de Paris ; car, seules elles découlent d'une étude objective menée selon des principes purement scientifiques. Cependant, le fait religieux étant bien, semble-t-il, un fait à part, la méthode critique ne suffit peut-être pas à l'expliquer et la foi préalable qui préside aux travaux scientifiques d'un théologien nous aide à comprendre, à accepter ce que la science s'applique à nier, sans pouvoir le supprimer. Et M. Siegfried de conclure : « le sceptique, l'adversaire peut réussir plus aisément à élucider les faits » ; mais, dénué de « sens religieux », il n'aura pas pénétré à l'intérieur de faits dont la signification véritable lui reste fermée : l'antipathie analyse mieux, mais la sympathie seule comprend ».

C'est reconnaître qu'il faut avoir de l'âme pour comprendre ce qui nous dépasse. Il y a quelque mérite à le reconnaître quand on est comme M. Siegfried un maître de l'intelligence analytique, et un observateur éminent des phénomènes sociaux.

On ne s'étonnera pas, dès lors, que la réception de M. Daniel-Rops ait été un peu plus recueillie que telle autre, plus riche en fusées multicolores et détonantes. Elle honore davantage l'Académie et la France même. Aussi le récipiendaire a-t-il été bien inspiré en la plaçant, pour ainsi dire, sous le patronage d'un habitant de Chicoutimi, de Rimouski ou de Trois-Rivières. Ce vieil homme lui avait dit voilà quatre ans : « L'Académie, c'est le Conservatoire des fidélités françaises, et c'est pourquoi nous l'admirons, nous qui devons la vie à la France ».

Je vous laisse à deviner quels applaudissements accueillirent cet hommage. Ils exprimaient la gratitude que nous inspire, en retour, cette fidélité à ce qui reste chez nous le meilleur de la France.

Un nouveau Grand Prix de littérature

Il y a dix ou douze ans, le Syndicat des Ecrivains français (catholiques) fondait le prix du *Renouveau français* (50.000 francs). Celui-ci était destiné à un ouvrage récent où se manifesteraient les qualités les plus caractéristiques de l'âme française. Faute de publicité, peut-être, ce prix ne perça pas facilement ; le choix des lauréats ne fut pas toujours heureux ; certains élus se montrèrent assez peu reconnaissants, et encore moins leurs éditeurs. Cependant le jury qui, le premier, attira l'attention sur *Les Gens de Mogador* ; qui, plus tard, couronna un romancier comme H. Queffelec, un essayiste come P.-H. Simon, méritait, je crois, la considération publique aussi bien que celui du *Renaudot* ou même du *Femina*. Malheureusement, ce n'était pas un syndicat de « camarades » ; il ne débouchait ni sur les salles de rédaction, ni sur les cafés, encore moins sur les salons à prétentions révolutionnaires. On lui faisait grise mine

L'an dernier, une intervention amicale permit de réagir. Directeur d'*Ecclesia*, Daniel-Rops souhaitait fonder un Prix de Littérature, sinon catholique, du moins d'irréprochable inspiration morale. Il proposa de le

fondre avec celui du *Renouveau français.* La proposition fut acceptée et le montant du Prix porté à 100.000 francs. Le premier bénéficiaire fut le philosophe P.-H. Simon, c'est-à-dire un écrivain d'une rare qualité. On ne voit pas que son éditeur ait été sensible à ce choix. En tout cas, il n'en a rien témoigné aux membres d'un jury qui, cependant, compte parmi ses membres Jean-Jacques Bernard, dramaturge renommé et vice-président de la Société des Auteurs dramatiques, le grand philosophe Gabriel Marcel, membre de l'Institut, Daniel-Rops enfin qui compte tout de même dans le monde intellectuel et même dans le monde de l'édition.

Cette année, faute d'un ouvrage de toute première valeur, on a partagé le prix entre deux œuvres de mérite incontestable : *Le Voyage de Tobie*, quatrième et dernier tome d'un roman cyclique, *Les Rambourg*, de Mme Yvonne Chauffin (Amiot-Dumont, édit.), et *La Barre aux Faucons* de Mlle Louise Bujeau (Stock, édit.).

Celle-ci, une débutante ; celle-là, en pleine possession de son talent.

Et voilà qui vaut bien tel choix fait au Café Drouant, à la Brasserie Lip, ou même sous la haute protection d'un Mécène magnifique. Mais quoi ! « Grand Prix Catholique de Littérature », qu'est-ce que cela peut bien être, sinon prix de patronage pour bondieuseries ? Le préjugé est tel qu'avec son habituelle légèreté — mais n'est-ce bien que légèreté ? — *le Figaro Littéraire* a, une fois de plus, modifié les textes et annoncé un Grand Prix de *Littérature Catholique*. Malheureusement, Mlle Bujeau serait, dit-on, protestante. Quoi qu'il en soit, son œuvre n'a rien de confessionnel, et le jury responsable s'est tenu pour satisfait de l'émouvante honnêteté de son inspiration.

Il est si rare aujourd'hui qu'une femme écrivain ne balance pas entre Emile Zola, Choderlos de Laclos ou... la divine Sapho !

Je crois donc pouvoir recommander aux lecteurs avertis et l'ouvrage considérable de Mme Y. Chauffin et le livre plein de promesses de Mlle Bujeau. Ils verront que le Grand Prix Catholique de Littérature mérite tout de même quelque considération.

Gaillard de Champris

Correspondant de l'Institut

Le sens des faits

Radio-Collège 1955-56

Après le prix que lui avait décerné, l'an dernier, la « Canadian Association for Adult Education », Radio-Collège avait toutes les raisons d'être optimiste et d'aller de l'avant. Echo de cet optimisme et de cet entrain : la liste des émissions promise entre le 11 septembre 1955 et le 20 avril dernier. Qu'en penser ? Il faut juger en fonction du public et en fonction de l'objet. En fonction du public : celui-ci aime le changement; d'autre part, il se renouvelle. Il y a deux sortes de public : le public habitué, facilement sévère, capricieux à ses heures, inégal dans ses jugements mais assez exigeant pour imposer un niveau.

Puis il y a le jeune public, celui qu'on forme, qu'on éduque en le conquérant. Quels problèmes pour les réalisateurs ! On se doit d'être tout à tous, sans cependant sacrifier l'objet qui est l'éducation populaire entendue à un niveau supérieur de haute vulgarisation. Problèmes magnifiquement résolus, à notre avis, par les réalisateurs de *Radio-Collège 1955-1956*. Il y a eu du nouveau, et plusieurs anciens, qui ont fait leur preuve, sont revenus. Signalons en particulier un élargissement des horizons qui nous paraît important : les émissions réalisées par la British Broadcasting Corporation, la Radiodiffusion-Télévision Française et la Radio-Televisione Italiana ; *Défense et illustration de l'opéra*. L'on nous amène ainsi à sortir un peu de nous-mêmes et d'une façon qui ne déshonore personne. Enfin, signalons l'inspiration spiritualiste de *Chacun sa vérité*, alors qu'il nous a été donné d'entendre des chroniques, conférences et discussions sur des questions religieuses par des hommes, prêtres et laïques, dont on sait déjà qu'ils ont mis tout leur cœur. — Radio-Collège est un enseignement et une directive. Nous sentons par delà les noms, titres et sujets, une pensée profondément sérieuse dont nous ne pouvons que féliciter ceux qui l'ont conçue et réalisée.

Benoît Lacroix, O. P.

Festival de Mozart

Le 17 et 18 avril 1956 au Plateau, l'Orchestre Symphonique de Montréal donna un concert en hommage à Mozart, à l'occasion du 200e anniversaire de sa naissance.

Sous la direction de Joseph Krips, les auditeurs du Plateau ont pu écouter en première partie la Symphonie No 7 en do majeur de Schubert,

et l'Ave Verum Corpus, K-618, et le Requiem, K-626 en ré mineur de Mozart.

Le chœur des disciples de Massenet a offert sa participation sous la direction de Charles Goulet.

La Symphonie en do majeur No 7, est une œuvre posthume de Schubert. Cette symphonie comprend des thèmes triomphants et établit une atmosphère musicale parfaitement rythmique, analogue à ceux de la 9e Symphonie de Beethoven. (Il est étonnant que cette symphonie figure dans le festival Mozart).

L'Ave verum corpus de Mozart est une œuvre religieuse à cordes, orgue et voix. On retrouve dans cette œuvre une profonde influence de Josef Haydn.

Le Requiem est une messe extrêmement belle. On y trouve une symphonie musicale où tout concourt à la gloire de Dieu. Elle fut chantée aux funérailles de Mozart. Cette œuvre fut donnée au Plateau par Lois Marshall, soprano de Toronto ; par Maureen Forrester, contre-alto de Montréal ; Léopold Simoneau, ténor, et Denis Harbour, basse d'Oka. Leur participation s'ajoutant aux disciples de Massenet fut un précieux concours et assura le succès à ces deux soirées inoubliables consacrées à Mozart.

M. C.

« L'Echange » de Claudel

La dernière pièce de la saison théâtrale du T. N. M. à Montréal fut présentée du 10 au 28 avril au Gésu.

Claudel nous démontre dans son théâtre que l'évolution de l'être va, du moins organisé au plus organisé, vers la spiritualité où le pôle supérieur est celui de la création.

C'est en 1894, à Boston, où il dirigea le Consulat de France qu'il a écrit cette pièce. Les quatre personnages de l'Echange sont quatre aspects de l'âme divisée et tourmentée de Claudel. Ce sont des vivants plein de significations, de secrets, de rythmes, d'harmonie et de chants.

N'est-on pas surpris de saisir Claudel tout entier quand on a la persévérance de suivre la pièce avec une attention soutenue jusqu'à la fin. C'est une exploration symbolique de l'âme claudélienne. Le plus étonné aurait été que cet écrivain apprenne qu'il était de constitution schizoïde. Cela lui permettait d'analyser profondément ses personnages très divers en se concentrant sur sa propre nature.

La pièce se divise en trois actes : le matin, l'après-midi et le soir, et le tout reste éternel. Les acteurs sont au nombre de quatre, deux

hommes, deux femmes. D'abord, Louis Laine et sa femme, mariés depuis six mois. Laine, (Jean-Louis Roux), est un jeune aventurier. Le rôle de Laine est joué avec une souplesse extraordinaire et transmet avec une grande précision la pensée de l'auteur.

Marthe (Françoise Faucher), est une jeune fille docile, discrète religieuse, et son nom de « Douce-amère » exprime la douceur de son âme et l'amertume de son cœur.

Cette actrice a splendidement incarné le rôle de Marthe, avec douleur, simplicité et joie.

Thomas Pollock Nageoire, (Jean Gascon), est l'homme du dollar et du négoce, naïf et simple ; il croit aux choses et leur attache une importance considérable.

Le rôle de Jean Gascon est joué avec beaucoup de dignité et d'intensité.

Lechy Elbernon, (Denise Pelletier), maîtresse du négoce est en proie à l'anarchie de l'esprit, des délires et de la démence. Ce couple est en faux-ménage et ronge le jeune couple Marthe-Laine.

Et malgré l'incendie et le cadavre de Laine, la pièce ne s'arrête pas sur la destruction. Elle est cette grâce : que Marthe ait le dernier geste et le dernier mot. Rien de plus honnête, rien de plus profond que l'âme éclairée de Marthe ; Marthe se découvre imprudente, mais devient entière par le mariage. Elle arrive à brûler l'égoïsme pour accéder à l'union qui sera celle de l'Eglise à son Dieu. Elle révèle le champ de l'amour conjugal dans la vie d'épouse exigeante et impuissante, ce que le public n'a pas manqué de faire ressortir par des applaudissements.

« Et je suis devenue ta femme,
Et voici qu'en moi est entré la passion de servir ».

Le dialogue est des plus pathétiques et des plus religieux. Son vœu sincère est de tout connaître de l'autre :

« Mets-toi à genoux et je me mettrai à genoux ! »
Et considère mon âme, et m'émerveillant
Je prendrai la tienne avec vénération.
Dans mes bras, m'étant mise à genoux
parce qu'elle est la création de Dieu.
Et son dépit contre mon cœur est entre
mes deux bras ».

Et de plus grand témoignage d'amour que cette assurance :

« Car il n'y a pas une qui t'aime comme moi,
et qui te connaisse comme je le fais ».

La pièce de l'Echange jouée au T. N. M. est un hommage à la jeunesse de Claudel après les quelques mois qui ont suivis sa mort.

L'Echange a une portée sur toute vie, elle est comme le symbole de nos unions dans la pureté chrétienne. Cette pièce est un hommage à l'épouse fidèle, comme Marthe, dont la passion est de servir.

Claudel ne s'est pas préféré à son œuvre ou son œuvre à lui, mais il a été assez simple pour s'aimer lui-même dans son œuvre, ainsi que Dieu dans sa création. L'Echange de Claudel est une pièce spirituelle et humaine.

A. GAVREL

Vie des Arts : nouvelle venue et bienvenue

1956 s'annonce fertile en revues canadiennes : fin 1955, on a accueilli *Images*, puis *Points de vue* ; et maintenant *Vie des Arts*, aurore qui s'élève sur le couchant de *Arts et Pensées*.

Vie des Arts est publiée par la Société des Arts, sous la direction de Gérard Morissette, et nous y retrouvons avec confiance le Père Déziel. (Abonnement : $3.00 par an : C. P. 606, Place d'Armes, Montréal).

Dans le courant de la renaissance artistique canadienne, surtout dans l'ambiance des arts plastiques ; le regain de vie des formes et des couleurs exprime un réveil concret de l'âme artistique, et doit passer des artistes au côté du public ; c'est justement ce rôle de contact, de rencontre, de communion, de plus grande compréhension mutuelle, que veut remplir dans la vie artistique canadienne actuelle *Vie des Arts*.

Le numéro 1, janvier-février 1956, présentait des articles, avec nombreux clichés et mise en page soignée, sur plusieurs sujets, dont : les Concours artistiques de la Province depuis 1945, la Société des Arts plastiques, le projet de tapisserie de Jean Dallaire, Auguste Perret pionnier de notre architecture contemporaine, contribution à une théorie de l'architecture. On attend impatiemment les autres numéros.

GUY ROBERT

Les disques

La symphonie no 5 de Beethoven et la Symphonie inachevée de Schubert sont parmi les œuvres le plus souvent enregistrées. Il est difficile de faire un choix scrupuleux, mais la dernière interprétation de l'Orchestre de Cleveland dirigé par Georges Szell est l'une des meilleures (Epic. LC-3195).

Par les mêmes artistes, deux symphonies de Haydn : no 88 (« Paris ») et no 104 (« Londres »). Après audition de ce disque, on

constatera que l'Orchestre de Cleveland peut maintenant être classé parmi les meilleurs aux Etats-Unis (Epic. LC-3196).

L'interprétation du Concerto double pour violon et violoncelle de Brahms par Isaac Stern et Leonard Rose possède toute la chaleur qu'y avaient mise Heifetz et Feuermann il y a quelques années. Mais en plus ce disque Columbia (ML-5076) bénéficie d'une bonne sonorité. Au verso, les Variations sur un thème de Haydn et l'Ouverture Tragique de Brahms. Orchestre de New York dirigé par Walter.

Le New Music Quartet interprète 4 Quatuors de Mozart : K-155, 156, 157 et 158. Un bon disque (Columbia ML-5003).

Le pianiste Cor de Groot joue quelques œuvres de compositeurs espagnols : Albeniz, De Falla et Mompou. Musique charmante et qui s'écoute avec plaisir (Epic. LC-3175).

Ormandy et l'Orchestre de Philadelphie reprennent une pratique popularisée par Leopold Stokowsky : l'orchestration d'œuvres de Bach. Quoi qu'en disent les puristes, l'effet est merveilleux. Bach lui-même aurait peut-être aimé entendre ses œuvres jouées par un grand orchestre (Columbia ML-5065).

Columbia (ML-5077) vient de sortir le premier enregistrement du récent Concerto pour violon de Shostakovitch, avec Oistrakh, Mitropoulos et l'Orchestre de New York. L'œuvre est peut-être trop près de nous pour qu'on puisse prononcer un jugement valable. Notons qu'elle s'écoute avec plaisir et qu'elle est plutôt de facture classique.

Lily Pons chante quelques extraits d'opéras et des chansons, comme les Filles de Cadix, Après un Rêve, Bleu Danube, Je suis Titania... Ce sont des œuvres reposantes et Lily Pons reste l'une des meilleures sopranos (Columbia ML-5073).

Waldemar Kmentt, ténor, interprète des Airs de Concert de Mozart : Va, Dal furor portata, Si mostra la sorte, Con ossequio, Per pieta, Se al labbro, Misero. Œuvres peu connues, mais dignes d'être entendues plus souvent. Orchestre de Vienne dirigé par Paumgartner (Epic. LC-3076).

Leon Fleisher interprète la Sonate en si bémol majeur et Landler pour piano de Schubert. Même dans ses œuvres pour piano, Schubert reste un compositeur de chansons : l'élément virtuosité est absent. Fleisher l'a bien compris (Columbia ML-5061).

Les Saisons de Vivaldi par Cantelli et l'Orchestre de New York. Peut-être moins de clarté qu'avec Munchinger sur London, mais plus élégant et plus riche. Enregistrement de première classe (Columbia ML-5044).

G. F.

L'esprit des livres

Jacques BUR — « Méditation mariale ». Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges. 20 cm. 204 pages.

Préfacé par l'Archevêque de Chambéry, ce volume de haute théologie, loin des effusions sentimentales, recherche les raisons profondes qui donnent l'unité à tous ces élans de l'âme moderne vers la Vierge Marie. En plus des chapitres II : les grands courants de la marialogie moderne, et IV : essai de synthèse théologique, il convient de signaler l'excellent chapitre IV : la Vierge Marie et la diffusion des grâces.

Maria causa dispositiva salutis.

A. L.

Pierre TERMIER — « Lettres de voyage ». Desclée De Brouwer, Bruges, 1955. 20 cm. 224 pages.

« Un grand savant qui fut un grand écrivain », a écrit André George de l'auteur de *A la gloire de la terre*. Et le don de l'écrivain ne s'est peut-être dans aucun de ses livres manifesté d'une façon aussi directe, aussi riche, que dans ses lettres écrites au jour le jour.

Il y dit d'abord ses découvertes. Les découvertes d'un savant qui voit avec des yeux d'artiste les Alpes, les grands fleuves russes, le Canada, l'Afrique du Nord, l'Amérique. Le paysagiste est admirable. Mais en même temps que les paysages, il nous donne toujours l'image de l'homme qu'il sait rencontrer partout.

Voyager avec Pierre Termier, il n'y a peut-être pas d'aventure plus étonnante que celle-là.

A. NIEDERMEYER — « Précis de médecine pastorale ». Editions Salvator, Mulhouse, 1955. 21 cm. 572 pages.

Ce qui fait la richesse et l'intérêt de ce volume, c'est le courant de spiritualité qui anime et ennoblit les choses les plus charnelles. On sent que l'auteur touche un corps corruptible mais doué d'une âme immortelle. D'où le climat de moralité et de respect qui baigne chaque aspect du corps humain dans ses réactions les plus intimes.

On y trouve : I) des *Principes généraux* sur l'objet de la médecine pastorale, sur ses limites, sur l'évolution de l'homme et sur les problèmes de la génétique. II) *Médecine pastorale spéciale* étudie du point de vue sexuel : 1) la biologie, 2) la psychologie, 3) la physiologie, 4) la pathologie, 5) l'hygiène, 6) l'éthique et la pédagogie sexuelle, 7) la sociologie sexuelle, 8) la métaphysique sexuelle. Puis viennent des études particulières sur les pollutions, l'insémination artificielle, la stérilité, l'impuissance, les opérations pour changement de sexe, etc... III) *Religion et médecine* analyse

les guérisons miraculeuses, la maladie, la mort, la déontologie, les rapports entre le médecin et le directeur spirituel.

Dans l'impossibilité de signaler tous les problèmes d'actualité morale et sociale que ce livre expose et résout dans l'esprit de l'Eglise, nous croyons cependant devoir le recommander aux prêtres, médecins, infirmières, surtout aux époux qui un jour ou l'autre seront aux prises avec des problèmes semblables. Ils y trouveront facilement la solution. Tout est dit noblement parce que chrétiennement.

A. Lamarche, O. P.

Joseph-Marie Perrin, O. P. — « La virginité chrétienne ». Desclée De Brouwer, Bruges, 1955. 20 cm. 240 pages.

Il convenait en ce temps de relâchement, non pas qu'un psychanalyste, mais qu'un grand théologien mette en évidence la grandeur de la virginité. Alors que l'homme de la rue ou de la tour se demande : existe-t-elle encore ailleurs que dans les livres ? Elle existe en droit et en fait, plus discrète que la concubine du faubourg, et l'auteur nous en décrit : 1) les bienfaits ; 2) les difficultés; 3) les conditions. Puis suivent : le traité de saint Augustin sur la virginité, l'encyclique *Sacra Virginitas* de S. S. Pie XII, et la Consécration des Vierges selon le pontifical romain.

Doctrine sûre qui raffermira les vierges du cloître et du monde. Dans l'un et l'autre, il y en a.

A. L.

Louis Ott — « Précis de théologie dogmatique ». Salvator, Mulhouse, 1955. 21 cm. 712 pages.

Tout spécialement destiné aux étudiants des Séminaires et des Facultés, ce livre de fond leur donnera une base solide sur laquelle pourra s'édifier et s'ordonner le dialogue du maître avec l'élève.

Une brève introduction à la dogmatique crée le climat et nous jette : I) dans la Trinité et les attributs divins ; II) dans la création du monde, de l'homme, suivi de la chute, et des anges ; III) dans la rédemption où apparaît le Christ dans toutes ses perfections humaines et divines, et près de lui, la corédemptrice : Marie. Puis viennent la grâce, l'Eglise, les sacrements sauver ce qui était perdu.

Un riche et solide précis qui indique sûrement la route à suivre et surtout à explorer à chaque jalon. Dans la bibliothèque du prêtre il a sa place.

A. L.

Eugène Walter — « Sources d'eau vive ». *Les richesses du septenaire sacramental.* Editions Salvator, Mulhouse, 1955. 21 cm. 372 pages.

Sans doute, parce que rédigé par un curé, ce livre nous apporte la doctrine expérimentée des sept sacrements. Un souci pastoral évident

donne vie à la doctrine. C'est du vécu ou, si l'on veut, une théologie qui descend dans le cœur de l'homme et en rejaillit plus humaine tout en restant divine. Pas d'effusions sentimentales mais une force qui s'alimente à l'Ecriture, à la patristique et aux maîtres de spiritualité de l'école française. On y trouve les témoignages imposants de Pascal, Bossuet, Newman, Bernanos, etc...

Pour une vie intérieure authentique et virile, corps et âme, ce livre est tout désigné. Une richesse qu'il appartient à tous les chrétiens d'exploiter à fond.

A. L.

Honoré Mazué — « La Madone qui pleure ». Salvator, Mulhouse, 1955. 19 cm. 232 pages.

Syracuse (70 000 hab.) est une ville importante de la Sicile orientale. Cité célèbre dans l'antiquité par ses temples et théâtres païens, sanctifiée par la visite de saint Paul et de saint Pierre, par ses martyrs et réputée par ses catacombes.

Une statue de plâtre, reproduisant la Vierge au Cœur immaculé a troublé la Cité. A Syracuse la Madone a pleuré du 29 août au 1 septembre 1953. Le chapitre XII nous dit pourquoi.

L'auteur trace tout d'abord l'historique de ce fait bouleversant, expose sa justification scientifique et décrit les nombreuses guérisons et conversions qui ont été obtenues.

Un livre qui dérange les conceptions matérialistes du monde et qu'il faut lire. Si on l'ouvre, on ne le referme qu'au point final.

A. L.

Louis de Wohl — « Mars ne veut pas la guerre ». Traduit de l'américain. Editions Salvator, Mulhouse, 1955. 19 cm. 288 pages.

L'auteur a la réputation d'être un grand voyageur et un astronome remarquable : il associe avec bonheur ses deux tendances dans son intéressant volume, et nous entraîne dans l'espace sidéral, vers Mars... Une imagination appuyée sur une audace scientifique logique et demeurant toujours dans les limites vertigineuses de la vraisemblance interplanétaire ; une écriture plaisante et précise ; à quelques détours, des discussions métaphysiques et religieuses, politiques et psychologiques ; (avec quelques réserves toutefois sur la place de l'Esprit malin dans la dernière moitié...).

Vous résumer l'histoire ? Bien difficile ! Marmon, un diable d'homme (c'est le cas de le dire !), découvre les débris d'une soucoupe volante, et là un corps mystérieux, dont se sert un audacieux ingénieur pour fabriquer une sphère interplanétaire ; il y a encore le pilote d'essai chrétien, et (évidemment !) une jolie jeune fille millionnaire ; bientôt, il y aura les Martiens, à la pureté primitive ; et nombre d'aventures...

Le livre n'a ni la portée humoristique incisive, ni le souffle épique de Huxley dans *Le Meilleur des Mondes* ; ni les horreurs, terreurs, cauche-

mars et débauches de beaucoup d'autres romans d'anticipation ; il s'agit de problèmes possibles, toujours traités dans un contexte d'actualité immédiate ; l'histoire se lit d'un trait, et finit bien ; agréable pour un jour de congé ou quelques soirées de détente.

Guy Robert

G. Hunermann — « Le Fils du Facteur de Rièse, Saint Pie X ». Editions Salvator, Mulhouse, 1955. 20 cm. 288 pages.

En trente chapitres passent sous nos yeux comme dans un film bien documenté la carrière prodigieuse de Pie X. Nous voyons un enfant pauvre, un va-nu-pieds, surmonter toutes les épreuves de la pauvreté, triompher des difficultés de son âge, se distinguer par son grand cœur et sa brillante intelligence, endosser sa première soutane et monter graduellement d'échelon en échelon jusqu'au trône de saint Pierre. Là il y déploie tous ses talents et toutes ses vertus réelles que l'Eglise vient de sanctionner en canonisant Pie X. Il y a encore bien des survivants qui ont connu Pie X. Ils peuvent se vanter d'avoir rencontré un saint sur leur route. Evénement assez rare. Dans notre siècle matérialiste et naturaliste une figure de saint authentique est plus qu'un message, elle est une force.

A. L.

Michel Gasnier, O. P. — « Je professe, je renonce, je m'attache ». Editions Salvator, Mulhouse, 1955. 19 cm. 296 pages.

Dans la collection *Le prédicateur des enfants* paraît cette retraite préparatoire à la communion solennelle. Il s'agit ici de cet acte de la profession de foi qui inaugure la vie chrétienne adulte. C'est simple, clair, concret, invitant. Aucun enfant, le moindrement attentif, ne pourra résister à cette doctrine, adaptée sans perdre sa puissance.

A. L.

Morten Korch — « Le roi du marais de Karholm » (roman social). Editions Salvator, Mulhouse, 1056. 19 cm. 296 pages.

On nous dit que l'auteur est à la mode : j'en connais beaucoup qui ne valent pas grand'chose... Mais Morten Korch l'est depuis une quarantaine d'années au Danemark, et ses tirages annuels sont de l'ordre de 100 000 !

L'histoire, en soi, est intéressante, et soulève nombre de problèmes sociaux et psychologiques (l'on sait toute l'importance que l'on donne actuellement, et depuis quelques décades, aux problèmes sociaux dans les pays nordiques de l'Europe) ; de plus, le livre prend parfois une tournure nettement sentimentale, ou même policière. De quoi satisfaire tout le monde, quoi !

Justement, c'est à ce propos que je me rebiffe : il y avait danger de verser dans une technique *melting pot*, dans un genre un peu bâtard, dans la veine « à tout mélanger on risque l'indigestion » ; et l'auteur n'y a pas

complètement échappé ; heureusement que son expérience le sert bien (et qu'il s'en sert bien !), que sa langue savoureuse nous attire, et que la partie sentimentale est solidement appuyée sur l'amitié et l'amour sainement compris.

Guy Robert

En collaboration — « Moïse, l'homme de l'alliance ». Desclée & Cie, Tournai, 1955. 23 cm. 405 pages.

Au cœur de cet ouvrage se joue une partie de lutte. Pas la vulgaire lutte dont beaucoup pensent qu'elle est arrangée. Une partie tellement plus passionnante, la lutte entre Moïse et Jésus. Arrangée aussi si l'on veut et de bien plus haut qu'on ne réussit à la penser, il reste que cette lutte est inévitable. Jésus apportait un dépassement de la loi : « Vous savez qu'il a été dit à nos ancêtres... Eh bien ! moi je vous dis » (Matth., V, 21 , Bible de Jérusalem). Et ailleurs pour nous inviter à ne pas en rester au souvenir de la manne donnée aux Hébreux : « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai » (Jean, VI, 32).

On saisit tout de suite la délicatesse et l'élévation de ces problèmes.

I. — L'approbation de la loi mosaïque par Jésus.

II. — Le dépassement de la Loi et la révélation du nouveau Moïse.

III. — Moïse comme prophète de Jésus.

Ces titres étudient la figure de Moïse dans les Evangiles. Mais il y a aussi le Moïse de saint Paul, celui de la tradition syrienne, puis de Grégoire de Nysse, des Pères latins, le Moïse de la Synagogue, celui de l'Islam et même le Moïse des traditions diverses.

Et puis antérieurement à tous ces Moïse, il y eut le Moïse de l'histoire, de l'Ancien Testament, puis du judaïsme. C'est donc un travail immense que de dessiner les visages de Moïse, Une quinzaine d'auteurs y ont mis le meilleur de leur savoir, et une dizaine d'illustrations rappellent les images de plusieurs siècles. C'est vraiment pour l'heure la Somme de nos connaissances sur Moïse.

Arcade-M. Monette, O. P.

Table des matières

Volume LXII, tome I

Janvier à juin 1956

ARTICLES DE FOND

LE SENS DES FAITS

Table des matières

BIBLIOGRAPHIE